

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

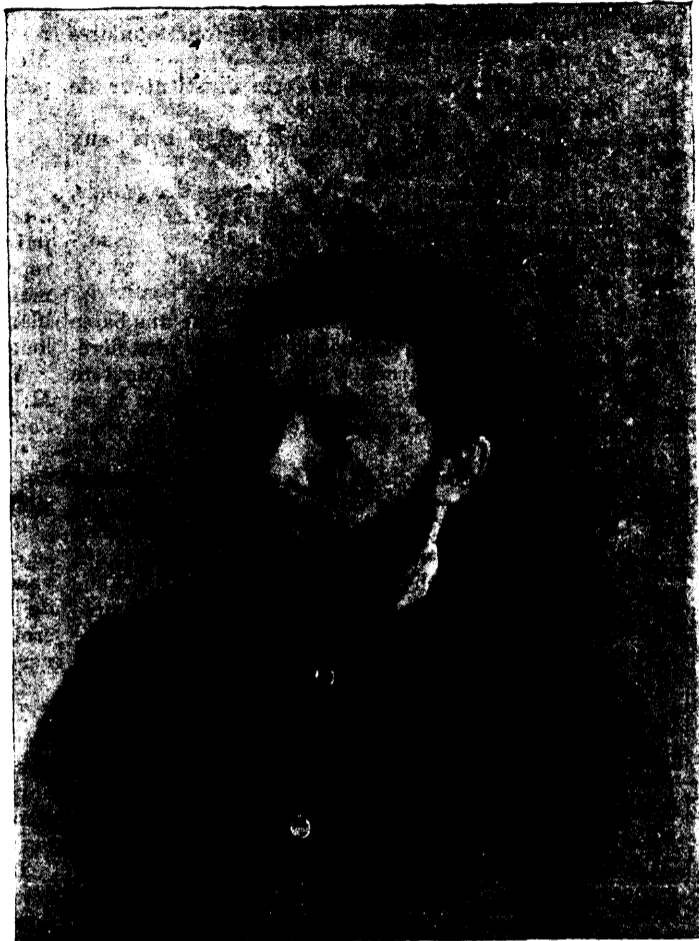
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 372.—SAMEDI, 20 JUIN 1891

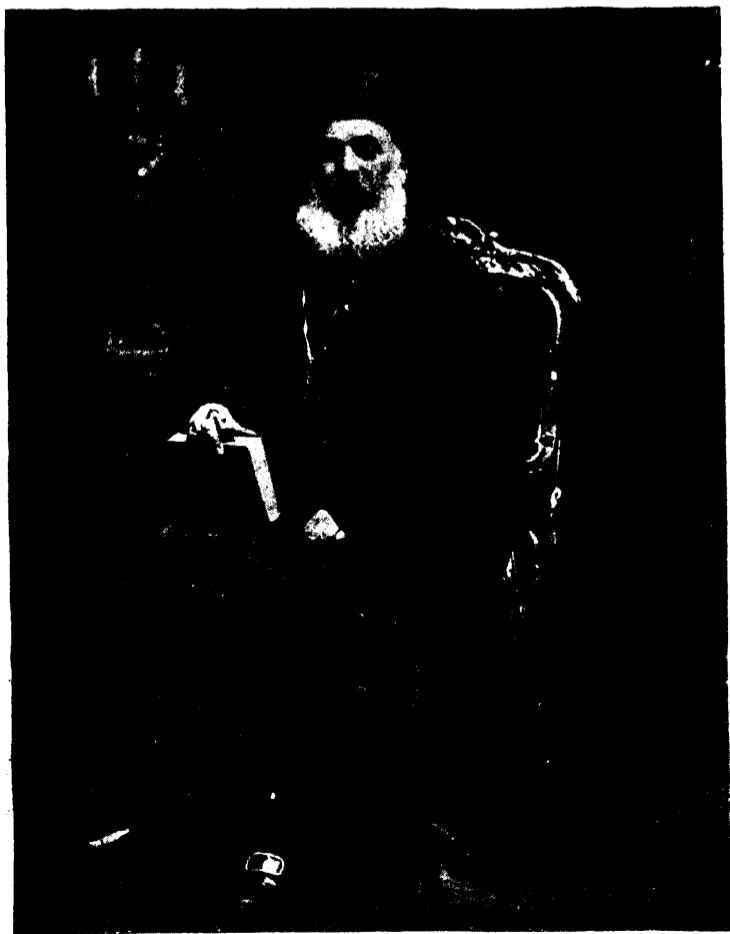
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

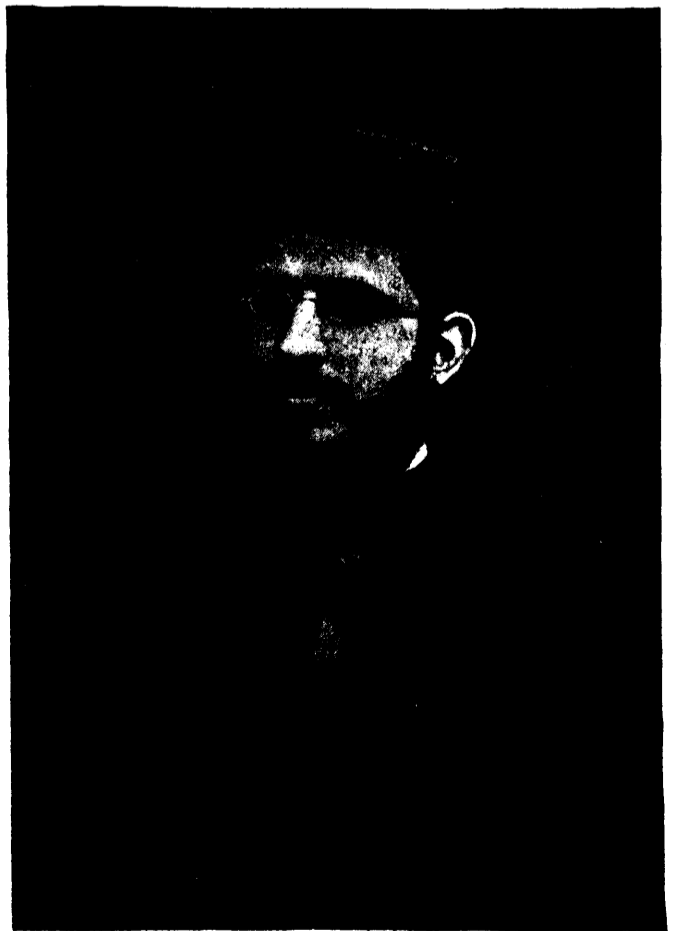
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



JOSEPH-EDMOND ROY, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE



SA BEATITUDE Mgr PIERRE-ELIE XII ABOLYONAN



MONSIGNOR ETIENNE ISSA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JUIN 1891

SOMMAIRE

GRAVURES : Portraits : Joseph-Edmond Roy, de la Société Royale ; Sa Béatitude Mgr Pierre-Elie XII Aboloyon ; Monsignor Etienne Issa. — Les événements de Bulgarie : Expulsion de la reine Nathalie. — En Bretagne : Une procession du mois de Marie au bord de la mer.

TEXTE : A l'étranger, par A. d'Audeville. — Nos jeunes littérateurs : Silhouette, par Jean Rit. — Les événements de Belgrade. — Pourquoi lire le journal ? — Poésie : Silence, par Charles Fuster. — Joseph-Edmond Roy, par Benjamin Sulte et Ch. A. Gauvreau. — Le miroir de l'assassin, par Antonin Rondelet. — La grammaire pour tous. — Chronique : Le triomphe de l'Eglise, par Jules Saint-Elme. — A propos de Paris, par P.-G. Roy. — La procession au bord de la mer. — La légende des oranges rouges. — Occasion. — Fable : La montagne et le corbeau, par Jean Rémy. — Le gentilhomme, par Adélar Lafond. — La vie dans la tête d'un guillotiné. — Notes historiques. — Feuilleton : Fleur-de-Mai. — Choses et autres.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A L'ETRANGER



L'ÉTONNANT empereur d'Allemagne, qui, tantôt affecte de se placer à la tête du mouvement socialiste, tantôt se montre le plus autoritaire des souverains, redoute les longueurs de l'éloquence sacrée

Guillaume II vient d'interdire aux prédicateurs de la cour de faire durer leurs sermons plus de quinze minutes, sous quelque prétexte que ce soit.

J'imagine que pour faire exécuter cet ordre, si l'orateur, entraîné par le feu de l'improvisation, dépasse le temps réglementaire, un roulement de tambour lui coupera la parole.

Quinze minutes ! Quels sont les Massillons d'Outre Rhin qui sauront, en si peu de temps, dire toutes ses vérités au jeune souverain.

Passant du sacré au profane, il paraît qu'on est fort embarrassé dans les villes qui ont l'honneur de recevoir l'empereur, au cours de son voyage à travers les provinces rhénanes.

Guillaume II aime autant le champagne qu'il déteste les produits français.

Nombre de ses fidèles sujets fabriquent, il est vrai, un breuvage fallacieusement décoré du nom de la pétillante liqueur française, mais il n'en a que le nom, et ce n'est pas assez.

On s'en tire comme l'on peut.

A Dusseldorf, on avait affublé de menteuses étiquettes allemandes, d'honnêtes bouteilles res-

tées françaises de cœur. C'était le monde renversé : des falsificateurs mettant une marque de contrefaçon sur des produits authentiques.

A Cologne, c'est une maison française qui avait gratuitement fourni le champagne, à la seule condition qu'on ne servirait pas d'autre vin mousseux durant le repas. On a pas dit son nom.

Le toast de Guillaume II dans cette dernière ville a fait quelque bruit de par le monde. La coupe à la main, fût-on prince, on se laisse entraîner parfois, cela peut arriver à tous les fonctionnaires, aussi bien aux plus grands qu'aux plus humbles.

Dernièrement, dans un repas de fonctionnaires de village :

— Je bois à la science ! s'écrie l'instituteur de l'endroit.

— Et moi, répond le facteur rural, je bois-t-aux lettres !

Il faut excuser les écarts de langage des grands, comme les écarts de grammaire des petits.

* *

Voilà le prince de Bismarck entré par une basse porte au Reichstag, où jadis il pénétrait plus fièrement. Quelle attitude y prendra-t-il ! Mystère encore. Mais la comédie qui va se jouer là ne peut manquer d'être amusante pour nous, les spectateurs.

Les torches qui ont éclairé les derniers honneurs rendus à son heureux collaborateur, le comte de Moltke, sont à peine éteintes. Il n'est pas trop tard pour rappeler une aventure du maréchal qui vient de mourir chargé d'ans et de gloire.

Alors qu'il était en garnison à Francfort, simple lieutenant, déjà travailleur acharné, mais encore modeste et timide, le jeune de Moltke s'éprit de la fille du général de Bulow, qui commandait la garnison de Custrin. La belle Hippolyta, dont les beaux yeux avaient tourné la tête du lieutenant, répondait d'ailleurs à ce doux sentiment et tout aurait marché à souhait, sans le papa.

Le général de Bulow, malheureusement pour les jeunes gens, à l'instar du Grand Frédéric, aimait les beaux hommes largement étoffés. Or, s'il avait pour lui les grâces de la jeunesse, auxquelles restait insensible le vieux général, le lieutenant de Moltke était d'une maigreur désespérante et son étroite poitrine annonçait une constitution délicate.

Le général, par attachement à ses principes et par prudence paternelle, soumit le jeune homme à un conseil de révision d'un nouveau genre et consulta le docteur.

La réponse du médecin ne fut pas favorable au lieutenant. L'homme de l'art prédit au général qu'avec une telle maigreur, un thorax si étroit, M. de Moltke finirait à bref délai dans la peau d'un poitrinaire.

Tout fut rompu. Mlle de Bulow se consola en épousant M. de Pétersdorff, qu'elle rendit père de douze enfants, tandis que pour se venger du médecin, en le faisant mentir, de Moltke continua de vivre pendant soixante années.

Soixante années ! n'est-ce pas l'excuse de l'homme de l'art. De Moltke n'est pas mort phthisique, mais comment voulez-vous que le plus habile homme du monde prédise si longtemps d'avance la fin qui nous attend ?

* *

Les échos d'Irlande nous apportent une histoire qui montre le degré d'impopularité où est tombé Parnell.

Un buste de l'ancienne idole jadis adorée de tout un peuple, mis aux enchères pour en débarrasser une salle de réunion dont il était auparavant le plus bel ornement, a été adjugé pour la modeste somme de cinq centins

Grandeur et décadence des hommes politiques ! A quoi tient la gloire !

Savez-vous, par exemple, comment les journaux italiens expliquent les mésaventures en Afrique de M. Crispi, cet autre politicien auquel il est difficile de ne pas penser quand on parle d'impopularité.

La femme du roi Ménélick, désolée de voir tom-

ber ses cheveux, avait demandé au comte Antonelli un cosmétique capable de les faire repousser.

Un ambassadeur ne doit jamais être pris au dépourvu. La demande était pourtant si singulière que le comte Antonelli fut incapable de donner satisfaction à la reine.

Plus habiles, les agents français lui offrirent non seulement un merveilleux cosmétique, mais encore, chose plus sûre peut-être, une perruque à la dernière mode.

La reine, ravie de ces présents, manifesta tout son mépris pour les Italiens qui prétendaient protéger un trône, alors qu'ils étaient incapables de restaurer seulement une chevelure, et le vieux roi Ménélick, épousant la querelle de sa femme, rompit les négociations avec l'envoyé du roi Humbert.

* *

L'art de vivre longtemps, avec ou sans perruque, a toujours excité la curiosité des hommes, et depuis qu'il est d'usage d'interviewer les gens, les reporters vont, comme la chose la plus naturelle du monde, demander aux grands hommes à cheveux blancs, comment ils s'y sont pris pour vivre si longtemps.

Voici la réponse toute simple que vient de faire M. Gladstone au reporter du *New-York Morning Journal* :

— Vous voulez savoir comment on arrive à l'âge de quatre-vingt ans ? Mon Dieu ! c'est bien simple !

— Chaque nuit, je dors paisiblement pendant sept heures. Quand je suis à Hawarden-Park, je vais tous les matins à l'église. Outre le bien-être de l'esprit que procurent les exercices religieux, je crois qu'en allant prier on répand sur le système nerveux tout entier un calme bienfaisant.

C'est très simple, en effet.

Il est à remarquer, du reste, que tous ceux qui donnent des recettes plus ou moins infaillibles pour vivre longtemps, quand ils ne se moquent pas aimablement des reporters pour s'en débarrasser, comme faisait Chevreul, n'indiquent que des moyens d'une antique simplicité.

Les médecins, il faut en convenir, ne jouent en cette affaire qu'un rôle secondaire. Dieu me garde pourtant de médire d'eux et de contester leur utilité ; je préférerais bien plutôt l'idée originale du grand journal anglais, *The Lancet*, qui voudrait qu'on imposât à tous les docteurs un chapeau de forme spéciale, pour qu'il fût possible de les distinguer au premier coup d'œil du commun des mortels en cas de besoin.

Je demande un concours pour la forme à donner à ce chapeau.

* *

Dernièrement, dans un grand hôpital, le professeur entouré de ses élèves soigne un phthisique.

— Quelle est votre profession !

— Musicien.

— Enfin, messieurs, dit le docteur en se tournant vers ses élèves, voici la démonstration expérimentale de ce que je vous ai enseigné à l'amphithéâtre : la fatigue et les efforts qu'occasionne l'action de souffler dans un instrument de musique, provoquent des désordres dans l'appareil respiratoire, et causent trop souvent l'affection dont souffre cet homme.

Et s'adressant au malade :

— De quel instrument jouez-vous ?

— De la grosse caisse, monsieur.

Tableau.

A. D'AUDEVILLE.

LE GROS LOT

L'heureux gagnant de la prime de \$50 00, pour le dernier tirage mensuel des primes du *MONDE ILLUSTRÉ*, est M. Louis Ferdinand Falardeau, marchand de chaussures, 77 et 79, rue des Fossés, Saint Roch, de Québec.

L'on est plus souvent dupe par la défiance que par la confiance. — RETZ.

NOS JEUNES LITTÉRATEURS

SILHOUETTES

La première série des silhouettes ayant eu la vogue que nous en attendions, la rédaction a décidé de continuer la publication de ce travail. La majorité des lecteurs ont ri—sans arrière-pensée—de ce badinage sur nos jeunes, et les quelques silhouettes qui se montrent froissés ont tort de se faire du mauvais sang.

MATHIAS FILION.—Son visage vu à la loupe, se réduit à un nez superbe, d'après Roxelane. D'aucuns prétendent que c'est un point d'exclamation. On a jamais pu savoir. Gesticulation saccadée et électrique.

Reporter, blagueur, audacieux, nouvelliste, orateur et idéaliste. Parle en riant, écrit en pleurant. Prépare admirablement le canard ; preuve : son départ pour l'Afrique assez bien fait. A surtout écrit le *Rosier d'amour* et autres perles de même valeur. Les jeunes filles, qui ne le connaissent pas, en raffolent. A entrepris un travail sur le *Ça ira* au Sahara. Ses discours sont appréciés par ceux qui les paient.

Signes particuliers : Païen. Consacre ses nuits à Minerve.

E. H. TELLIER.—Colossal en tout. Duda. Œil droit vitreux. Si vous rencontrez, rue Notre-Dame centre, un monocle retenu par une chaîne dorée, s'enroulant se déroulant autour d'un index quelconque, soyez certain que derrière cette machine infernale se dresse Tellier.

Reporteur par éducation ; étudiant par goût ; propriétaire de journaux par compagnie. Soutient la doctrine de l'unité : un et indivisible. C'est pourquoi il porte monocle et reste célibataire. Un mahométan canadien rapporte que Tellier est Tellier et Taillefer est un prophète.

Signes particuliers : Partisan de la journée de deux heures de travail. Gloire de la patrie.

GODEFROI LANGLOIS.—Figurez-vous un beau grand gaillard de six pieds deux pouces, aux yeux noirs, mais atone ; aux cheveux d'ébène ; à l'esprit lent, lourd ; muscles d'acier, à la force herculéenne, . . . c'est juste le contraire de Langlois.

Vif, journaliste, pétillard, déiste, spirituel, reporter, gai, poète, petit, radical, orateur, railleur. Fait des mamours à sa *musette*. Ses idées avancées font se crisper les nerfs des bigots. A un succès fou dans les campagnes . . . électorales. Admirateur passionné de ses poésies. A fait de fortes études acoustiques et pris des leçons de clairon ; depuis, s'amuse à faire *raisonner* l'Echo des deux montagnés.

Signes particuliers : Brutus. Binoclé.

G. A. DUMONT.—Figure plutôt mince que large. Yeux plutôt ternes que brillants. Teint plutôt jaune que blanc. Mine plutôt triste que joyeuse.

Solitaire. Ancien typographe de caractère. Sainte Henriette lui permet de vendre des livres. A prouvé que les *Loisirs d'un homme du peuple* ne sont pas ce qu'un vain public pense. Eut la douleur de voir mourir, dans ses bras, après son sixième cri, le *Courrier canadien*.

Signes particuliers : Président inamovible du Club Letellier. Doit publier les discours de Galipeaux avec notes et préfaces.

J. W. POITRAS.—Chérubin blond, yeux bleus, cheveux frisés, avec une moustache de sapeur.

Est poète en littérature. Tous les sujets sont élastiques pour lui. Phrase à clinquants. Images à profusion. Célèbre depuis son *Ode à Léon XIII*. N'est pas encore décoré. Ottawa le contient.

Signe particulier : A bonne opinion de lui.

ARTHUR GIROUX.—Don Juan binoclé, de Saint-Henri de Montréal. Cheveux à la Pompadour.

Comptable et froid à l'extérieur ; nouvelliste et chaud à l'intérieur. Se livre à la littérature depuis 1884. Quoique jeune, a produit peu. A dernière-

ment perdu son pseudonyme d'Arthur Appeau. Libérale récompense à qui le retrouvera.

Signe particulier : Ecrit deux articles tous les cinq ans.

J. A. CHAUSSÉ.—Jeune encore. Apparence blanche, rose et blonde.

Signe particulier : Naquit chaussé.

VARAINE.—Fluet. Chapeau mou, brun.

Aurait pu être étudiant en droit, en médecine, en loi. Connaît l'énergie de nom. Journaliste, imberbe, dramaturge fécond. A produit pas moins de trente-deux tragédies, cent cinquante-quatre drames, trois cent quarante-huit articles et nouvelles. Malheureusement, aucun journal, aucun éditeur ne veut les accepter. Incompris. Son style coupé, haché, meurtri, plaît beaucoup aux torturés de la nature. Veut devenir décadent et réaliste. A choisi Massicotte pour chef d'école. Ce dernier est fier de son disciple.

Signe particulier : Vingt-trois ans.

JEAN RIT.

LES ÉVÉNEMENTS DE BELGRADE

(Voir gravure)

Il vient de se passer en Serbie des événements graves. La mère du jeune roi, la reine Nathalie, qui avait obtenu la permission de séjourner près de son fils, a été violemment et subitement expulsée de Belgrade.

Comme elle avait refusé de partir si l'on n'employait pas la force, la Régence envoya des agents pour l'arrêter.

La reine a cédé à la force et est montée en voiture pour aller à l'embarcadère. Mais le peuple de Belgrade s'est opposé à son départ : on a dételé les chevaux et on a ramené la reine en triomphe. Pendant ce temps, la Régence faisait avancer la troupe. Les manifestants ont jeté des pierres, les soldats ont fait usage de leurs armes, et de quatre heures à dix heures du soir la Régence a été tenue en échec. A onze heures, on a fait tirer sur les bons Serbes, et à minuit la reine Nathalie, mise dans une voiture et escortée par de la cavalerie, est partie pour Semlin.

Le lendemain matin, les ministres et la Régence n'ont plus été d'accord, le ministre de la Guerre a donné sa démission, une crise pour le moins ministérielle a éclaté, et le pauvre petit roi de treize ans, auquel on n'a pas eu honte de faire signer le décret d'exil de sa mère, est obligé de rester dans un château situé à une heure de Belgrade, attendant que sa politique ait triomphé.

Voilà ce qui s'est passé à Belgrade,—et il faut souhaiter au jeune roi encore de longues années d'inconscience.

Et maintenant que va faire la Régence ? La voilà débarrassée d'un roi auquel on reprochait de ne faire que la fête et d'une reine à laquelle on reprochait de faire de la politique. Les régents vont pouvoir faire du gouvernement,—rien ne les en empêche,—seulement ils ont fait preuve d'une trop grande énergie envers une femme, et ce sont là des choses que la conscience publique ne pardonne pas. Que la reine Nathalie ait fait de la politique, c'est possible, mais le roi Milan n'en a-t-il pas fait et le marchandage qui a précédé son départ n'est-il pas plus blâmable que les agissements d'une femme, d'une mère ? Ce sont là des raisonnements que le peuple serbe se fait, et si demain nous apprenions que la révolution est faite en Serbie, que la régence a été donnée à la reine Nathalie, il faudrait ne s'en étonner qu'à demi.

Il faudrait peut-être s'en réjouir, si ce qui se passe à Belgrade ne regardait que les Serbes. Mais quelque ridicule que la chose paraisse à certains esprits, tout ce qui se passe dans cette réserve aux allumettes de la politique internationale peut mettre l'Europe du jour au lendemain en face de la guerre. Il serait ridicule de nier que la reine Na-

thalie représente sinon les intérêts, mais tout au moins l'influence russe. Et si les Serbes la rappellent ? et si elle revient ? et si elle fait appel à la protection du tsar ? Ce n'est pas ce que fera la Russie qui peut inquiéter, mais c'est ce que fera l'Autriche !

POURQUOI LIRE LE JOURNAL ?

Pourquoi avoir des amis ? Pourquoi essayer de chasser nos ennuis et charmer nos loisirs ? Pourquoi chercher à s'instruire, à acquérir des connaissances qui développent l'esprit en même temps qu'elles forment le cœur.

La réponse à toutes ces questions se trouve dans la solution de la question :—pourquoi lire le journal ?

Comme l'intelligence tend toujours vers quelque chose et aspire sans cesse à apprendre, elle trouve dans la lecture l'aliment qui lui est naturel. Elle éprouve cette satisfaction qui se communique au cœur et qui produit le charme de la vie. La jouissance de l'esprit et de l'âme est la seule qui puisse mériter le nom de bonheur.

La lecture, qui nous apprend quelque chose d'utile, nous procure une satisfaction intellectuelle qu'on éprouve pas même en compagnie d'amis qui nous amusent sans nous être utile.

Le journal est le plus précieux de nos amis. Il est l'intime de la maison. Il est notre compagnon du soir, après une journée de travail et de labeurs. C'est notre conseiller pratique dans la carrière ou le métier que nous avons embrassé. C'est un ami qui éclaire et instruit. Le lecteur doit l'aimer comme on aime un ami sincère et dévoué à ses intérêts. Alphonse Karr disait un jour : " Chacun veut avoir un ami ; presque personne ne pense à être ami."

Le public, c'est à dire l'ouvrier, l'artisan, l'homme d'affaires et de bureau se montre ami du journal, si le soir, en rentrant à la maison, on prend le journal, ou si en revenant de l'ouvrage on le prend au dépôt, comme on arrêterait prendre un intéressant compagnon.

De son côté, le journal se montre l'ami du lecteur, en lui apportant des nouvelles qui l'intéresseront et en lui donnant des renseignements qui l'instruiront sur ses droits, sur ses devoirs et ses intérêts.

Le journal travaille au développement des dispositions naturelles que le lecteur a déjà, et agrandit d'une manière étonnante le cercle de ses idées.

Ainsi le journal en travaillant au perfectionnement de l'intelligence, enseigne le devoir, et mieux les hommes connaissent leurs devoirs, mieux ils sont disposés à les remplir. Il y a un fait indéniable, c'est que plus un homme est intelligent, mieux il sait travailler, et si l'homme instruit est plus laborieux et connaît mieux ses devoirs, l'ignorance, au contraire, engendre la paresse, l'imprévoyance, l'immoralité, le préjugé et bien d'autres maux. L'ouvrier ignorant dilapidera son salaire, non seulement en dépenses inutiles, mais encore nuisibles. L'enseignement qui ressort de ces choses est très salutaire et l'homme averti de savoir trouve toujours dans le journal des choses utiles et intéressantes.

Quant aux lecteurs et aux lectrices dont les dispositions ne les portent pas aux études sérieuses, ils trouveront dans le feuilleton ce qui peut charmer les loisirs. On aime parfois à sortir, en imagination de la vie réelle, où les soucis l'emportent sur les beaux jours pour voyager quelque peu dans ce monde idéal où l'on s'intéresse, sans s'attrister aux infortunes d'un personnage fictif, dont le bonheur rend heureux et dont les qualités et les vertus rendent meilleurs.

En lisant ainsi chaque jour le journal, on acquiert, sans s'apercevoir, une foule de connaissances qui ornent l'esprit et développe les qualités intellectuelles. Tout citoyen, à quelque état qu'il appartienne, a besoin d'étude. La lecture du journal nous démontre nos intérêts et nous apprend à raisonner et à juger les hommes et les choses.

Et comme il n'est pas permis d'être indifférents à ses intérêts, il ne nous est pas permis de négliger la lecture du journal qui nous éclaire, nous instruit et nous amuse.



SILENCE

Le grand silence est sain comme l'air de montagne.
Le long de cette plage où rien ne remuait,
A la mer descendante et sous un ciel muet,
J'allais, forçat guéri qu'on a tiré du baigne.

Ma pose et mon orgueil, mon mal, tout était loin ;
J'avais tout dépouillé du manteau de jactance ;
Et, presqu'indifférent devant mon existence,
Je la jugeais avec les yeux clairs d'un témoin.

Ainsi les flots boueux et les limons du fleuve
Vont se purifier au calme de la mer.
Le grand silence est chaste ; il lave comme l'air :
Voici que je reviens avec une âme neuve.

Charles Fuder

JOSEPH-EDMOND ROY
(DE LA SOCIÉTÉ ROYALE)

On dirait que la Société Royale recherche les jolis garçons : après avoir appelé dans ses rangs M. L.-O. David, elle vient d'élire M. J.-E. Roy, dont nos lecteurs trouveront le portrait dans une autre page.

M. Roy a juste trente ans. Il est notaire ; c'est même lui qui a passé le fameux contrat de vente du chemin de fer du Nord. Son père, Léon Roy, notaire aussi, est décédé il y a quelques années. Son frère, Pierre Georges Roy, est le directeur du recueil littéraire, *le Glaneur*, publié à Lévis. La famille Roy est résidente à Lévis où elle a des intérêts de propriétaire.

C'est dans le comté de Lévis que Joseph-Edmond Roy a failli avoir le malheur d'être élu membre du parlement. Echappé à ce péril, il a tourné le dos à la politique et s'est trouvé en face de sa bibliothèque, vers laquelle il s'est précipité à bras ouverts, comme auprès d'une maîtresse qui revient à vous.

Après avoir étudié au séminaire de Québec et avoir fait sa loi à Laval, il a été reçu notaire en 1880, puis durant plusieurs années a rédigé le *Quotidien*, de Lévis, journal qui le mena deux fois à la candidature politique, comme je l'ai dit plus haut. A présent, il ne s'occupe que de sa profession et du travail de l'histoire du Canada. C'est un collectionneur de pièces historiques. Il en fait faire des copies en Europe aussi bien qu'en Canada, partout où il découvre du nouveau. La dépense d'argent ne lui semble rien, comparée au plaisir qu'il éprouve d'enrichir nos annales nationales. C'est un homme qui dissèque les points de l'histoire ; il vérifie les moindres détails et tire de ses recherches des aperçus qui jettent une lumière pénétrante à travers les événements du passé.

La liste de ses ouvrages nous donne une idée de ce qu'il a fait en ce genre, mais il faut se rappeler sa collection de manuscrits inédits qui augmente toujours—et songeons que ce travailleur est encore très jeune ; la Société Royale va donc profiter de toute sa carrière—que nous souhaitons longue et heureuse. C'est une bonne recrue, ou plutôt un soldat tout formé, qui prendra le service à cœur et ne tardera pas à se distinguer davantage.

Voici la liste en question :

Guillaume Couture, premier colon de Lévis, chez Mercier & Cie, libraires, Lévis, 1884.

Monseigneur Déziel, mêmes éditeurs, 1885.

L'Ordre de Malte en Amérique, chez A. Côté et Cie, Québec, 1888.

Au royaume du Saguenay, même éditeur, 1889.

La justice seigneuriale de Notre-Dame des Anges, Montréal, 1890.

M. Roy se propose de recueillir plusieurs de ses écrits dispersés à présent dans les journaux et les revues, et d'en former un volume.

Succès et bonheur au nouvel académicien !

Benjamin Sulte

**

JOSEPH-EDMOND ROY

N. E.—Nous publions l'article de M. Gauvreau, tout en faisant nos réserves au sujet de ce qu'il dit de M. Fréchette, car nous n'avons pas un poète de la valeur de ce dernier.

Il n'y a pas que son nom qui le destinait d'avance aux honneurs de l'Académie Royale ; toute une carrière, bien remplie au point de vue littéraire, le marquait entre tous pour ce poste de confiance et d'honneur.

En voilà un lettré, un délicat des lettres, un quelqu'un en littérature, une personnalité enfin.

Il n'est d'aucune école, et son éclectisme lui assure, dans la voie large de notre littérature canadienne, une place à part où les honneurs les plus justes ne tarderont pas à le relancer.

Jeune encore, distingué de manières, orateur aimé, chercheur infatigable, écrivain de mérite, il a donné la mesure d'un esprit élevé, que les études et les méditations ont rendu apte à tous ces travaux utiles qui sont tombés de sa plume et ont enrichi, d'autant, la collection des œuvres nationales.

Fréchette est un lettré, un écrivain dont la réputation, faite ou surfaite selon les goûts, demeurera stable, malgré les coups qu'on lui a portés ; LeMay, plus timide, moins dans le courant pour arriver, est une de nos plus pures gloires littéraires ; Sulte, inoïsis, renseigné, presque chef d'école parmi les jeunes qui s'occupent d'histoire, est une personnalité qui s'impose et commande avec autorité, l'autorité du savoir et des connaissances acquises par un labeur ardu, un travail de tous les instants ; Legendre, un quintessencié, le plus féminin de nos littérateurs, le plus poète de tous nos poètes, a son chemin tout fait qui mène aux plus grands honneurs littéraires ; Poisson, que de nouveaux succès viennent de mettre en évidence dans une lutte des plus pacifiques avec son ami intime l'abbé Apollinaire Gingras, est certainement plus réellement poète que Fréchette ; mais J. Edmond Roy, avec ses défauts apparents et ses qualités multiples, a su trouver, dans une voie assez aride et ingrate, la note qui fait les véritables écrivains, les vrais penseurs, ceux qui sont appelés, sinon à faire école, du moins à demeurer presqu'uniques dans le sentier qu'ils ont parcouru.

Si l'on me demandait quel est le meilleur de nos écrivains contemporains, je répondrais sans hésiter : Jos. Edmond Roy, et si l'on paraissait étonné de ma réponse, je leur dirais : messieurs, lisez le travail de cet auteur " Au Royaume du Saguenay " et vous me direz si jamais Faucher de St-Maurice, Lusignan, DeCelle et autres ont écrit des pages aussi dignes, aussi élégantes, aussi poétiques que celles que l'on rencontre à tout instant dans ce volume qui a soulevé des applaudissements unanimes lorsqu'il parut devant le public.

Je ne mesure pas les talents et les aptitudes d'un écrivain au nombre de ses productions ; s'il devait en être autrement, Marmette, Fréchette et LeMoine seraient les étoiles de premier ordre au firmament de notre littérature, tandis que Gingras, Roy, Poisson et autres, ne joueraient que le rôle de satellites tournant autour d'astres supérieurs.

J.-Edmond Roy n'a encore produit que de très rares ouvrages de longue haleine. Il a bien une foule d'articles de revues, disséminés ici et là, portant tous le cachet de l'écrivain érudit, patient, et maître de son sujet ; mais il n'a réellement à son actif que " Le colon de Lévis " et son " Voyage au Royaume du Saguenay " ; peut-être aussi une notice biographique de Mgr Déziel, je n'en suis pas bien sûr.

C'est peu, mais c'est encore beaucoup au point de vue de la qualité. Il y a une saveur particulière dans les œuvres de l'écrivain de Lévis ; prenez le premier travail venu, signé de son nom, et

vous y trouverez un charme, qui ne vous laissera qu'à la dernière ligne de l'œuvre. Tout est naturel, sobre, bien dit, et marqué au coin du style exempt de tout pathos, de toute emphase, et de toute vulgarité malsonnante.

Il n'a pas le style enchanteur de notre maître à tous : L'Hon. Juge A. B. Routhier ; il ne possède pas non plus cette chaleur, cette onction, ce verbe lumineux qui est l'apanage presque exclusif de toutes les œuvres sorties de la plume de notre Chénélong canadien ; mais il n'en a pas moins le secret de nous attirer et de nous attacher à son travail par des qualités maîtresses, qui en font un écrivain de marque, châtié, subtil parfois, mais toujours à la hauteur de son sujet.

Que M. Léon Ledieu, " l'ami de la Vérité " n'insiste pas trop auprès de notre écrivain nouvellement élu membre de la Société Royale, pour lui faire abandonner la voie qu'il a suivie jusqu'ici, cette voie étroite des études historiques et archéologiques où il a trouvé des succès auxquels nous ne nous attendions pas, nous qui suivons ces travaux avec le plus grand intérêt. Qu'il continue à épuiser la veine avec autant de bonheur qu'il a eu jusqu'ici et, loin de le décourager, cherchons plutôt à le pousser davantage dans cette route où il y a tant à glaner, même après que bien d'autres y auront passé.

Notre littérature nationale a besoin d'œuvres vigoureuses, saines et fortes comme celles qu'a produites J.-Edmond Roy, pour se créer à l'étranger une position qui nous fasse honneur et soit en même temps une récompense pour les travailleurs de la pensée de ce côté-ci de l'Océan.

Je félicite donc notre ami de Lévis de la digne et juste récompense qui vient couronner son travail persévérant. C'est un honneur pour lui et un encouragement pour nous. Nous inspirant de sa conduite et de son amour de l'étude et du travail, nous réussirons peut-être, nous les jeunes, à voir nos travaux récompensés par ce tribunal souverain qu'on appelle la Société Royale.

En attendant que cette heure fortunée arrive, je me hâte de livrer aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ mes impressions personnelles sur les mérites de M. J. Edmond Roy, impressions qu'on peut ne pas partager mais que l'on devra respecter.

Ch. A. Gauvreau

LE MIROIR DE L'ASSASSIN

I



'ÉTAIS jeune alors, me disait ma vieille amie la baronne de Kerdaniel ; je venais de me marier. Vous n'avez point connu mon époux, le baron Roger de Kerdaniel. Il était mort depuis deux ans lorsque vous êtes venu en Bretagne. Je n'ai jamais été, mon ami, de ces femmes inconséquentes et injustes envers la Providence, qui

attendent la mort de leur mari pour s'apercevoir enfin de leur bonheur, au moment même où elles en sont privées. Je ne vous ferai pas la peinture de ce bonheur : les regrets de la vieillesse ressemblent trop à des murmures.

" Le premier jour où je me séparai de lui pour une absence qui devait durer vingt-quatre heures, est resté l'une des époques les plus mémorables de ma vie.

" Nous avions un château à vingt-sept kilomètres de Rennes, dans une direction qu'il me serait bien difficile de faire retrouver à votre mémoire. Malgré cette courte distance, les chemins étaient si mauvais et la route si peu fréquentée qu'il fallait partir de Rennes dès le commencement de la matinée, pour arriver au grand perron avant les premières ombres de la nuit. Ce trajet me parut court la première fois que je le fis avec Roger, dans la semaine de nos noces. Maintenant qu'il me fallait recommencer toute seule ce chemin pour

II

aller l'attendre au château de Montbazan, j'éprouvais plus que l'ennui de le quitter, une véritable appréhension, comme une terreur secrète, pressentiment trop véridique des aventures que j'allais avoir à courir.

" Nous étions en automne. Je m'étais attardée le matin à Rennes, un peu plus longtemps qu'il ne l'aurait fallu. Je vous ai dit déjà que je ne m'étais point encore séparée du baron de Kerdaniel. Nous prolongions à l'envi le charme et le trouble de ces premiers adieux. Il n'avait pas la force de me renvoyer, ni moi la raison de partir ; et cependant il devait me rejoindre au bout de trois semaines.

" Du reste, pour arriver au château de Montbazan avant la nuit, ne suffisait-il pas de presser un peu l'allure de nos trotteurs ? Le chemin était mauvais, mais la calèche était tellement légère, qu'elle s'enlevait d'elle-même sous le moindre effort de l'attelage.

" Nous partîmes donc avec une rapidité de bon augure et si notre voyage se continuait avec cette allure et cet entrain, nous ne devions pas manquer de regagner le temps que nous avions perdu."

La baronne interrompit son histoire et, après un silence, elle reprit :

" Ici, mon cher ami, il faut absolument me promettre que je ne verrai pas sur vos lèvres l'ombre d'un sourire ou d'une ironie, bien que mon aventure tourne à l'in vraisemblable : le ressort de ma calèche se brisa juste à l'entrée d'un petit hameau que nous allions traverser. J'étais déjà à une vingtaine de kilomètres de la ville. Il y avait plus de deux heures que j'avais quitté la grande route, pour me jeter dans des chemins de traverse dont notre voiture avait toutes les peines du monde à se tirer. C'était une succession ininterrompue de fondrières, de marécages, ou bien de rochers mis à nu qui formaient pour ainsi dire les degrés d'un escalier sur des ponts impraticables. Le baron n'avait guère fait cette route qu'à cheval, avec le laisser-aller et l'insouciance d'un jeune homme auquel les obstacles offrent plus d'agréments que de difficultés. Mon seul étonnement fut que la voiture eût résisté si longtemps, et mon seul regret qu'elle nous eût conduits si loin.

" En effet, ce malencontreux accident nous mettait tout à la fois dans l'impossibilité de continuer notre route aussi bien que de revenir sur nos pas. La nuit approchait. Je n'avais ni le loisir ni les ressources nécessaires pour improviser quelque moyen de transport ; et d'un autre côté, où chercher un abri dans ce misérable village qui ne comptait pas plus de vingt ou trente maisons ?

" En face même de l'endroit où une ornière plus profonde que les autres avait causé notre mésaventure, deux vieilles bonnes gens étaient assis à l'entrée d'une cour assez vaste, terminée dans le fond par un petit bâtiment d'assez maigre apparence.

" Il fallait bien accepter l'hospitalité qu'ils s'empressèrent de nous offrir, ou rester à la belle étoile, sinon coucher dans notre voiture dont les glaces avaient été brisées.

" A neuf heures du soir, après un souper frugal servi par la bonne vieille en personne, lorsque je me vis seule dans la pièce où l'on m'avait conduite pour y passer la nuit, je me pris à regretter de n'avoir point gardé avec moi ma femme de chambre.

" Quoiqu'elle fut à mon service depuis bien peu de temps, il m'eût été agréable de l'avoir auprès de moi, non point à cause des services qu'elle eût pu me rendre, mais à cause de la compagnie qu'elle m'aurait tenue. Je n'avais pas même la ressource d'apercevoir la campagne. Les fenêtres de la petite chambre que j'occupais donnaient sur la grande cour, et je n'avais en face de moi qu'un grand mur blanc longeant le chemin, et au milieu une porte noire solidement fermée. Un gros chien de garde qu'on avait détaché se promenait de long en large, la gueule à demi ouverte, et je me demandais malgré moi s'il était là pour me protéger contre les attaques ou bien pour me défendre de fuir.

" Mon cocher aussi bien que ma femme de chambre avaient été emmenés pour passer la nuit dans d'autres maisons du village. En cas d'accident je n'aurais pas même su au juste où les envoyer quérir.

" Je regardais machinalement ce que j'avais de vant les yeux.

" J'étais assise devant une table, sur laquelle j'avais déposé un petit nécessaire de voyage, quelques feuilles de papier, des lettres que j'avais emportées afin de mettre à jour ma correspondance dans ma prochaine solitude.

" En face de moi et à quelque distance au-dessus de ma tête, pendait, accroché à un clou, un petit miroir tel que les gens du village les emploient pour se faire la barbe. Ce miroir un peu penché en avant offrait à mes regards l'intérieur triste et nu de cette chambre à peu près vide, qu'assombrissait encore la lumière fumeuse de ma lampe bretonne.

" Ce que je distinguais par-dessus tout dans ce miroir, c'était la porte blanche d'un grand placard en sapin, adossé contre la muraille à l'autre bout de la pièce, derrière moi.

" Cette armoire paraissait fermée : il n'y avait pas de clé.

" Je n'avais pas accordé d'autre importance ni d'autre attention à cette circonstance qui ne semblait pas faite pour m'intéresser.

" Je continuais machinalement à regarder dans le miroir cette porte blanche qui ressortait dans l'ombre, lorsqu'il me sembla tout d'un coup la voir s'entr'ouvrir.

" Était-ce une illusion ? était-ce quelque jeu de l'ombre ou quelque trouble de ma vue ?

" Avant que j'eusse achevé cette première réflexion et commencé mon mouvement pour me retourner, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'apercevoir dans la glace fidèle la porte de l'armoire qui achevait de s'ouvrir, en tournant sans bruit sur ses gonds !

" Je n'avais pas besoin de faire aucun mouvement pour continuer d'apercevoir dans la glace tout ce qui pouvait se passer derrière moi ; je continuai à demeurer immobile ; aucun tressaillement ne trahit mon émotion.

" L'armoire, autant que je pouvais m'en rendre compte dans cette demi-obscurité, était partagée, comme il arrive d'ordinaire, par un certain nombre de rayons placés à des hauteurs inégales. Le dernier étage était beaucoup plus élevé que les autres, et je voyais distinctement, à la lueur tremblante de la lampe, deux mains velues et nerveuses qui passaient en dehors et se posaient l'une après l'autre sur le plancher de briques rougies.

" Ces deux mains furent presque aussitôt suivies d'une tête.

" Je n'avais point encore vu cet homme. Il me parut offrir une vague ressemblance avec les deux vieillards dont les avances m'avaient fait agréer leur hospitalité perfide. C'était leur fils sans doute, ou tout au moins quelqu'un de leurs parents, complice de la sanglante tragédie dont le dénouement lugubre allait s'accomplir.

" L'assassin jeta à droite et à gauche des regards furtifs ; sur le lit d'abord, qu'il parut s'étonner de trouver vide. Il avait compté sur les habitudes de la province et croyait sans doute me trouver profondément endormie de mon premier sommeil. Puis, ramenant les yeux, il ne tarda point à m'apercevoir. Après quelques moments d'hésitation, je le vois qui s'avance en rampant ; son corps et ses pieds ne tardent point à sortir du placard. Le voilà debout, et, autant que je puis le distinguer dans le miroir, il tient à la main une barre de fer, une espèce de massue dont il a pris la précaution de se munir."

A cet endroit du récit, et malgré le flegme dont j'étais armé, je ne pus m'empêcher d'interrompre la baronne.

"— Vous étiez vraiment perdue, madame ! m'écriai-je malgré moi, et si je n'entendais pas ce récit de votre bouche, il me faudrait renoncer à deviner quelle intervention miraculeuse a pu vous tirer de ce péril.

"— Aucune, reprit Mme de Kerdaniel avec beaucoup de sang-froid, aucune absolument. C'est à ce signe, mon ami, qu'il vous sera donné, si vous le voulez bien, de distinguer une histoire véritable d'un roman fait à plaisir. Il est très facile, dans les drames, d'inventer je ne sais quels incidents merveilleux qui dénoient toutes les situations. Il

n'en est pas de même dans la vie réelle. Le premier, je dirais presque le seul secours sur lequel nous puissions compter, c'est notre calme, notre sang-froid, notre esprit de résolution.

" Vous vous figurez bien la position dans laquelle je me trouvais, à demi-renversée sur ma chaise de paille, les yeux naturellement dirigés vers ce petit miroir qui ne me laissait ignorer aucun mouvement de l'assassin. Il n'avait plus qu'à étendre le bras pour me saisir et qu'à me frapper de son arme pour m'étendre inanimée sur le carreau.

" A ce moment suprême, je saisis lentement, d'un geste nonchalant et ennuyé, une des feuilles de papier qui se trouvaient étendues devant moi sur la table, et feignant de me relire à moi-même, à demi-voix, une lettre que j'aurais écrite, j'improvisai, à quelque chose près, les paroles qui suivent :

Mon cher Roger,

Il m'arrive une bien étrange aventure. Ma calèche s'est brisée, et me voilà tout d'un coup arrêtée au milieu de mon chemin chez de braves gens qui m'ont offert l'hospitalité. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que je suis absolument sans argent. J'ai oublié ma bourse, et me voilà dans l'impossibilité de payer le charbon, aussi bien que de reconnaître les services qui me sont rendus. Envoie-moi donc de l'argent au plus tôt ; je suis condamnée à rester ici jusqu'à ce qu'il me soit parvenu...

" J'ajoutais le nom du village. Je ne vous le dis pas, parce que vous y connaissez, je crois, quelques habitants.

" J'avais à peine achevé de lire cette lettre imaginaire que je me penchai en avant pour la plier et y mettre l'adresse. L'assassin, qui ne se savait point observé de si près, laissait éclater l'un après l'autre les sentiments divers qui l'agitaient tour à tour. Immobile d'abord et hésitant, il semble se demander ce qu'il doit faire. A quoi bon commettre un meurtre inutile ? Je n'avais sur moi aucune espèce de bijou, pas même des boucles d'oreilles. Enfin, après une minute plus longue qu'un siècle, je le vois qui recule et qui regagne l'armoire avec le même silence et les mêmes précautions. La porte se referme : j'étais sauvée !

" Je n'ai pas besoin de vous raconter ce qui suivit. Le lendemain, à la première heure, j'étais debout, et, sous prétexte de me rendre à la messe, je me hâtai de gagner le bourg le plus voisin. Le bon vieux et la vieille sont morts l'un et l'autre au bague de Toulon. D'autres voyageurs s'étaient réfugiés avant moi dans cette chaumière patriarcale ; je suis la seule à laquelle il ait donné d'en sortir."

ANTONIN RONDELET.

LA GRAMMAIRE POUR TOUS

Un pédagogue, lecteur assidu du journal, nous signale quelques solécismes dont ne sont même pas exempts les bons auteurs :

C'est deux francs *chaque* (pour *chacun, chacune*). — *Entre* chaque acte (pour *après* chaque acte, ou *entre les actes*). — *A* raison de sa conduite (pour *en* raison). — Sans qu'il *ne* le sache, et avant qu'il *ne* vienne (la négation est de trop) — *J'y* vais *de suite* (pour tout de suite). — Son air de grandeur *m'en* impose (pour *m'impose*, car "en imposer" signifie tromper). — Ils se sont succédés. — Empêchez qu'il vienne (pour qu'il *ne* vienne). — Je ne nie pas que cela soit (pour que cela *ne* soit). — Je crains qu'il tombe (pour qu'il *ne* tombe), etc.

C'en est fait de mon bonheur (pour *c'est* fait de). — *Je* suis passé par Paris (pour *j'ai* passé...). — Un établissement pénitencier (pour *pénitentiaire*). — *Tout* grand que soit le prince (pour tout grand qu'est...). — *Une* entrecôte (pour *un*). — *Toute* l'œuvre d'un peintre, poète, dessinateur, etc. (pour *tout* l'œuvre, quand il s'agit de l'ensemble des œuvres). — Elle s'est laissée séduire par ce langage (pour *laissé* séduire...). — *Au cas* où il viendrait (pour *en cas* qu'il...). — Du moment où vous l'exigez (pour du moment *que*...). — Embarras pécuniers (pour *pécuniaires*). — Un donataire généreux (pour *donateur*), etc.

La jeunesse n'a pas assez souffert pour savoir consoler. — E. LEGOUVÉ.



LES TRIOMPHES DE L'ÉGLISE

Le MONDE ILLUSTRÉ présente cette semaine à ses lecteurs le portrait d'un prélat romain très distingué, monsignor Etienne Issa, missionnaire apostolique, délégué de S.S. Léon XIII en Amérique, et en même temps le portrait du patriarche chaldéen catholique, dont monsignor Issa relève.

Nos confrères de la presse quotidienne ont déjà donné de nombreux détails sur la haute et digne mission de monsignor Issa : travailler à opérer le retour à la foi orthodoxe de la nation chaldéenne, depuis des siècles adonnée aux erreurs du schisme de Nestorius.

Quant à nous, nous avons l'avantage d'offrir à nos lecteurs des détails complets, rédigés sur les notes même qu'à bien voulu nous communiquer le bienveillant prélat, sur sa propre personnalité, celle de son patriarche et tout l'historique de sa mission avec les causes qui l'ont déterminée.

* *

Monsignor Etienne Issa, archidiacre du patriarcat chaldéen et chapelain d'honneur de Sa Sainteté, est originaire de la Mésopotamie et précisément de Mossoul, capital d'un califat arabe, bâtie sur une partie des ruines de Ninive, la grande ville, capitale de l'ancien empire assyrien. Il a fait toutes ses études à Rome, au collège de la Propagande. En 1884, il reçut son bonnet de docteur en philosophie, et celui de théologie en 1888, des mains de Son Eminence le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande. Etant retourné la même année dans sa patrie après de longs voyages dans les pays bibliques, il alla se faire autoriser par son vénérable patriarche, Mgr Elie XII Aboylonan, à travailler sérieusement à l'effacement des derniers vestiges du schisme nestorien qui a longtemps désolé la Mésopotamie.

Malgré de pressantes influences contraires, susceptibles d'empêcher le rapprochement de ses frères égarés, après deux mois de négociations très actives, il a réussi dans l'œuvre difficile et délicate de réunir à sa nation et à l'Église catholique une première fraction du parti schismatique, soit un archevêque, dix-huit prêtres et 8,000 âmes, occupant douze églises. Le patriarche le nomma alors secrétaire du patriarcat. Cette première union a provoqué une autre conversion ; six mois après revenait à l'Église un jeune évêque nestorien, avec tout son diocèse, composé de vingt villages des bords du Tigre.

Pendant que Mgr Issa exerçait les fonctions de secrétaire du patriarcat, de professeur de théologie dogmatique au séminaire patriarcal, et celui de curé (ce qui, en Chaldée, comprend l'office paroissial, la prédication, le confessionnal, le tribunal le plus ordinaire pour les causes entre chrétiens, et l'office d'avocat entre chrétiens et non chrétiens), il consacrait quelques heures de ses nuits à l'étude de l'ancienne langue d'Assyrie et des inscriptions cunéiformes. Etant sur les lieux même des découvertes, il profitait à cet effet de la connaissance de douze langues anciennes et modernes, connaissance qu'il avait acquise ou perfectionnée à Rome.

* *

Le 17 mars 1890, le patriarche lui ordonnait de le suivre à Rome, en qualité de secrétaire. Après avoir traversé la Mésopotamie et la Syrie à cheval, ils arrivèrent le 15 juin à Jérusalem, et de-là ils partirent pour Constantinople. Les journaux de cette ville du mois de juillet dernier sont remplis des témoignages d'attention et de sympathie, sans précédent, donnés aux visiteurs, chaque jour et en mille manières, par la cour et par le gouvernement de Constantinople. Le 28 juillet, jour même de la plus grande fête du Sultan, en présence de tous les dignitaires de l'empire en grande tenue, le souverain les admettait en au-

dience. Alors et spontanément il décora le secrétaire du patriarche catholique des insignes de de l'ordre du Medjic.

C'était un témoignage flatteur que cette audience donnée par l'empereur des Ottomans qui est en même temps le chef religieux de l'Islam tout entier, à un éminent prélat catholique. Une fois arrivé à Rome, l'actif patriarche reçut du Saint-Siège les témoignages de la plus haute bienveillance. Ses douze ans de patriarcat sont pleins de mérites pour l'Église. Lorsqu'il fut élu patriarche par les évêques chaldéens réunis à Raban Hormuz, il était le plus jeune des évêques. Le moment était critique, mais il se montra fort et à la hauteur des difficultés. La première année de son patriarcat il avait déjà ramené à l'Église quatre évêques, deux couvents de moines et environ quinze mille schismatiques, et en 1890 il était parvenu à frapper de stérilité le schisme dans la Chaldée, la Mésopotamie et l'Assyrie occidentale.

* *

La visite du patriarche au siège du Vicaire de Jésus-Christ ne pouvait manquer de produire ses effets, c'est-à-dire de lui inspirer un nouveau courage et de nouvelles forces pour la régénération de l'Orient, si infortuné et si cher à l'humanité et à la foi, dont il a été le double berceau. Le patriarche entretint Sa Sainteté des œuvres accomplies avec les secours célestes et sollicita ses bénédictions pour les œuvres qui restent à faire. Six diocèses, privés de leurs pasteurs et de leurs fidèles qu'avaient dispersés la famine régnant depuis douze ans et le défaut de tout mouvement commercial et industriel depuis vingt ans, avaient été même dépouillés de leurs évêchés, de leurs écoles et de leurs églises, dont les pierres étaient emportées et dispersées par les Kurdes. Ils vont recevoir de nouveaux pasteurs qui devront commencer par loger, tout d'abord, chez de pieux particuliers.

Un nouveau diocèse va être érigé ; un huitième s'est tout récemment converti. Le séminaire, composé seulement de six longues chambres installées dans le portique du vieux cimetière, ne pouvait accommoder plus de douze élèves ; cela est absolument insuffisant pour remédier au manque de clergé instruit.

A l'exception du breviaire, tous les livres liturgiques sont encore des manuscrits, même le missel, dont l'origine remonte au premier siècle du christianisme et qui a été conservé, en Chaldée, pendant une persécution dix-huit fois séculaire. Le besoin d'une école industrielle s'impose pour donner quelque occupation à la future génération qui n'a rien de quoi s'occuper. On préservera ainsi les mœurs, maintenues jusqu'à présent si pures par le feu des persécutions, parmi les chrétiens.

Sa Sainteté, en bénissant les œuvres du patriarcat, a bien voulu donner, avec une munificence vraiment royale, un gage des plus précieux de sa paternelle prédilection pour la vieille patrie d'Abraham, en manifestant l'intention de fonder bientôt à Rome un collège pour la nation chaldéenne. Le patriarche, ayant obtenu de présenter au pape son secrétaire, nous lisons, à la date du 28 septembre 1890, dans le *Moniteur de Rome*, que le Saint-Père a prodigué à celui-ci les marques de la plus paternelle bienveillance. Sur prière du patriarche, Léon XIII a approuvé la nomination de monsignor Issa comme recteur du futur collège et procureur du patriarcat près le Saint-Siège.

* *

De Rome, monsignor Issa se rendit en France, accompagnant son patriarche, (n ce beau pays de France toujours si sympathique à l'Orient, et de France en Angleterre. A Londres encore le patriarche chaldéen catholique fut comblé d'égards par les chefs du gouvernement : pour s'en convaincre on n'a qu'à consulter les journaux londoniens du temps, dont quelques-uns même publièrent les portraits des lointains visiteurs.

Le patriarche et son secrétaire allaient se séparer, le premier pour retourner à ses ouailles de la Chaldée catholique et l'autre pour se rendre dans la Ville Éternelle, après un court séjour en France, lorsqu'un événement aussi consolant que soudain

et inattendu les rappela ensemble et sur le champ à Rome.

Le patriarche nestorien, chef religieux et civil de toute la Chaldée nestorienne, de la Perse et de la Turquie schismatiques, s'était rendu de lui-même, en compagnie de trois de ses principaux évêques, à la station de missionnaires chaldéens catholiques la plus rapprochée de son siège. De là, lui-même et ses évêques écrivirent au patriarche catholique une lettre collective, sollicitant un rapprochement.

Ils rappelaient d'abord au patriarche catholique le fait que son prédécesseur avait généreusement offert au prédécesseur du patriarche nestorien actuel de renoncer en sa faveur aux bénéfices du patriarcat chaldéen catholique, moyennant le retour sincère de la nation nestorienne à la foi orthodoxe. Ils ajoutaient que, cette fois, le patriarche abandonnerait lui-même ses titres aux mains du patriarche catholique, à condition qu'on lui permit de retenir, sa vie durant, le nom de patriarche et à la famille de son second neveu, Nemrod, la succession de primat de la nation réunie.

Il s'agissait pour Mar-Chimoun, le patriarche repentant, de sauver sa nation réduite aux dernières extrémités de la misère, incapable de se soutenir plus longtemps, minée qu'elle se trouvait par l'ignorance la plus profonde au de dans, au dehors par les persécutions.

La lumière, écrivait-il au patriarche catholique, a éclaté aux yeux de mon peuple, les notabilités surtout, à l'occasion de votre voyage à Rome. Il finissait en priant Sa Béatitude de ne pas quitter Constantinople sans lui avoir obtenu, pour lui-même et sa nation, la protection du gouvernement ottoman pour lequel il professait, disait-il, la loyauté la plus absolue. Il sollicitait en même temps l'envoi de douze missionnaires pour chacun de ses diocèses, pour assister les évêques, et de plus douze professeurs pour fonder des écoles. Il sentait bien que l'ignorance était la cause de tous les maux de son peuple qu'elle réduisait au-dessous même du niveau des infidèles voisins. Je n'ai pas besoin de vous exhorter davantage, concluait-il, à prendre en sérieuse considération ces diverses demandes parce que, d'ores et déjà, le peuple nestorien que je dirige est devenu votre peuple !

* *

On pourrait difficilement s'imaginer l'effet que produisirent à Rome même et sur le patriarche surtout ces heureuses nouvelles. Un nouvel horizon s'ouvrait, un nouvel avenir, longtemps espéré en vain, s'annonçait pour la nation chaldéenne. Réduite et affaiblie par ses divisions, elle allait se voir, en un instant, portée de 70,000 âmes à un demi-million. Dans l'Inde, un autre demi-million n'aurait plus raison de continuer l'hérésie eutychiennne.

Après une conversion si généreuse, aux perspectives si pleines de promesses, ne fallait-il pas s'occuper plus spécialement des nouveaux convertis, au détriment même de l'œuvre des diocèses catholiques ?

Mais où trouver les ressources nécessaires pour entreprendre ce travail de régénération, non moins dispendieux qu'important ? On ne pouvait s'adresser aux Chaldéens catholiques qui avaient de leur côté, nous l'avons dit, grand besoin de secours, devenus incapables de se sustenter eux-mêmes par suite des malheurs qui venaient d'affliger leur pauvre pays.

Le commerce chaldéen n'est plus rien ; depuis le commencement du monde la Chaldée avait été la voie naturelle de transit entre l'Inde et l'Europe, l'ouverture du canal de Suez lui a ravi cet avantage. L'industrie chaldéenne est détruite : dépendant entièrement de la main de l'homme, elle n'a pu soutenir la concurrence avec les machines européennes. Pour comble de malheur le fléau terrible des sauterelles a dévasté les campagnes : toute végétation a été anéantie. Incapable d'arrêter cette funeste invasion, la population misérable voyait détruire en un jour, et juste au moment de la récolte, d'ordinaire, le fruit de ses pénibles labeurs de toute une année.

Après s'être vus dans l'impossibilité d'obtenir

des aliments des pays limitrophes, ravagés comme le leur, non plus que des ports de la Syrie dont ils sont séparés par cinquante journées de marche, les infortunés chrétiens finissaient par se disperser, abandonnant leurs maisons et leurs propriétés, vendant tout pour un peu de blé, ou bien succombaient à la famine.

Dans ces tristes circonstances, il ne restait plus qu'à faire appel, au nom de tous ces malheureux, à la générosité des fidèles de tout le monde catholique, leurs frères en J. C. Le monde catholique ne pourra manquer de s'émuouvoir et de répondre à cet appel ; alors la Chaldée tout entière le bénira, elle lui sera redevable à son tour de cette double vie de l'âme et du corps qu'elle lui avait donnée un jour !

* *

L'œuvre de la conversion des Nestoriens fait concevoir à l'Eglise de Rome les plus belles espérances. Le patriarche schismatique et son peuple sont fermement résolus à rentrer dans le giron de l'Eglise mère, et la nécessité même est là en plus pour appuyer leur détermination. Pour eux c'est une question de vie ou de mort : sans ce ralliement, ils sont appelés à disparaître, absorbés qu'ils seraient par les sectes qui ont envahi ce corps et se disputent les membres.

Trois fois déjà ils ont demandé qu'on leur permit de rentrer au bercail, et devant cette insistance le gouvernement s'est enfin rendu : car en Orient, on le sait, le rite religieux et les coutumes civiles ne font qu'un. Ainsi, il ne reste plus d'autres formalités à remplir pour que ce mouvement de retour soit un fait accompli que le départ des douze missionnaires et des douze professeurs demandés pour aller réévangéliser la population et créer des écoles, de concert avec les évêques nestoriens convertis. Il n'est donc pas loin le jour où les Chaldéens catholiques et nestoriens, depuis si longtemps séparés, s'embrasseront comme des frères, dans l'unité de la foi !

Se trouvera-t-il quelqu'un pour ne pas chercher à avancer par tous les moyens cette union désirable, pour laisser, par sa faute se perpétuer de nouvelles divisions qui n'auraient d'autres fruits que de faire disparaître de la surface de la terre une nation complète, à laquelle cinq mille ans d'existence à travers l'histoire ont dû y assurer droit de cité, ce semble. S'il se trouve de ces ingrats, de ces inhumains, ce ne devra pas être au moins, dans les rangs des catholiques de la terre. Il serait bien malheureux que les derniers restes de cette noble et jadis illustre nation aient échappé aux persécutions des Parthes, des Sassanides, des califes, des Tartares et des Kurdes pour disparaître et s'anéantir sous les coups de l'indifférence de faux frères, trop désintéressés.

Aussi il n'y a pas à douter que chacun veuille faire en sorte, par tous les moyens à sa disposition, de seconder les desseins de Dieu.

Aujourd'hui se trouvent réalisées les prophéties de ceux qui ont annoncé que la vieille nation chaldéenne renaîtrait à la vie par la religion catholique, la seule qui soit capable d'accomplir cette haute et digne mission. Et c'est vraiment l'œuvre de Dieu qui s'opère dans cette conversion se produisant soudain, toute spontanée, et par des causes inattendues. *Digitus Dei est hic.*

Qui pourrait s'empêcher de croire que l'exemple de la Chaldée repentante doit probablement déterminer enfin ce mouvement général de conversion qui se prépare depuis longtemps au sein des nations orientales, vers la catholicité ? Voilà une Eglise qui a passé par toutes les phases du schisme jusqu'à l'abîme de l'ignorance et de la désorganisation : la Chaldée, revenant de si loin, n'entraînera-t-elle pas avec elle la Palestine et l'Egypte ? Et alors, quel triomphe pour l'Eglise du Christ Nazaréen, le jour où ces trois filles pénitentes reviendront se presser amoureusement sur son sein généreux de Mère !

* *

Ca été un des buts les plus constamment poursuivis par l'immortel Léon XIII, notre Pontife bien-aimé, depuis son avènement au pontificat, que

la conversion en bloc de ce mystérieux Orient ; il va lui être donné de la voir enfin, après treize années de labeur. Il avait rêvé, dans sa sagesse et sa sollicitude apostoliques, ce retour en masse des enfants égarés, sachant combien l'identification de nationalité et de religion chez ces peuples rend difficiles, impossibles presque, les conversions individuelles.

Comme pour combler les vœux ardents de l'illustre successeur de Pierre, voici donc que la Providence a abaissé sur l'Orient les regards de sa miséricorde : un frémissement de grâce vient d'agiter son sein, l'heure de salut à enfin sonné pour lui. Il revient vers le centre nécessaire d'attraction, l'Eglise vraie, l'Eglise de Rome. Et c'est la nation nestorienne qui aura dans l'histoire le grand mérite d'avoir donné l'exemple et le signal d'une conversion qui s'annonce, Dieu le voulant, pour être générale.

C'est pour recueillir, à travers le monde catholique, les secours matériels et nécessaires à opérer cette conversion si belle, à en hâter les heureux effets, que monsignor Etienne Issa, chapelain d'honneur de Sa Sainteté, secrétaire du patriarcat chaldéen catholique, est parti, sur l'ordre du Pape, pour la tournée apostolique qu'il accomplit en ce moment, et qu'il nous a fait l'honneur de commencer par notre cher Canada qu'il aimait, nous dit-il, dès avant de l'avoir vu.

Dans l'effusion de sa paternelle bonté, le Souverain Pontife a daigné répandre sur cette œuvre ses plus abondantes bénédictions. Aussi ne pourra-t-elle manquer d'avoir, c'est le vœu que nous exprimons au nom de tous les catholiques sincères, tout le succès qu'elle mérite par elle-même et par le digne prélat qui la représente au milieu de nous.

Enkes Saint-Elme

A PROPOS DE PARIS

Un millionnaire français vient de parier qu'il se rendrait de Paris à Londres à cloche pied.

Je connais quelque chose d'aussi fort.

En 1827, un M. Pemberton, marchand, de Québec, paria un fort montant qu'il se rendrait à pied, en plein hiver, de Montréal à Québec.

Pemberton partit de Montréal le vingt février dans la matinée et arriva à cinq heures du soir à Berthier où il coucha.

Le lendemain à cinq heures il se remit en route, prit son déjeuner à la Rivière-du-Loup, et à cinq heures et demie du soir arriva aux Trois-Rivières. Une tempête de neige avait rendu la route très pénible.

Après s'être reposé trois heures, il se remit en marche et arriva à Champlain à minuit. L'ignorance de son guide lui avait fait faire un détour d'une lieue.

Le vingt-trois, il se remit de nouveau en route à six heures, et malgré les mauvais chemins il arriva aux Grondines à cinq heures du soir.

A huit heures il se remit en marche et arriva au Cap-Santé le lendemain, à deux heures du matin.

Il prit quelques heures de repos et à huit heures il continua. Il arriva devant la cathédrale de Québec un peu avant sept heures du soir.

Il avait les jambes enflées et les yeux en feu, et il était tellement fatigué qu'il déclara qu'il ne ferait pas ce voyage une deuxième fois pour cinq cents louis.

Pierre Georges Roy

Quand on fait des fautes par la tête, tout est pardonnable ; quand on a péché par le cœur, il n'y a pas de remède et par suite pas d'excuse.—TALLEYRAND.

LA PROCESSION AU BORD DE LA MER (Voir gravure)

C'est une procession du mois de Marie que l'artiste a représentée.—On est heureux de voir la piété de ces jeunes vierges qui portent la statue de leur protectrice.—Mais ce qui donne un caractère particulier à ces cérémonies du bord de l'océan, c'est surtout la présence de tous ces braves marins au teint cuivré, aux mains calleuses, à l'aspect dur et sévère, qui suivent aussi, avec la foi robuste et simple de ceux dont la vie se passe, en présence de l'infini, à braver tant d'épreuves et tant de dangers.

LA LÉGENDE DES ORANGES ROUGES

Entre Noël et le 15 janvier, il se consomme des milliers d'oranges.

Autrefois, la France n'en recevait que de l'Espagne ou du Portugal, puis d'Italie ; maintenant l'Algérie en fournit des quantités prodigieuses.

Au nombre est venue se joindre la variété.

Après la *Valence*, nous avons eu la *Blida*, puis la *Nice* et la *Mandarine*. La dernière venue est l'orange rouge, dite *vineuse* ou *sanguine*, dont la chair est très savoureuse et le jus plus tonique que celui des autres espèces, mais dont la couleur déplaît à beaucoup de personnes.

La légende que nous reproduisons ci-après en fera revenir quelques-uns sur leur présomption instinctive.

Hégésippe Moreau s'est servi du souvenir de cette légende, dans une de ses poésies immortelles, pour expliquer le motif, d'une suave délicatesse, qui le portait à s'abstenir de consoler une douleur inconsolable.

Cette poésie a pour titre : *La Fauvette du Calvaire* ; nous en détachons une strophe, pour orner la légende reproduite ci-dessous d'une épigraphe qui s'y adapte naturellement :

Et sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond ;
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine,
Pour consoler Jésus, s'envola sur son front.

Quand Jésus, portant sa croix, s'achemina vers le Calvaire, tous ceux qui avaient vécu de sa parole s'étaient enfuis. Seul un petit oiseau auquel, le jour de la Cène, il avait jeté quelques miettes, suivait la victime et ses bourreaux. Seul des amis du Fils de l'homme, il assista au drame du Golgotha.

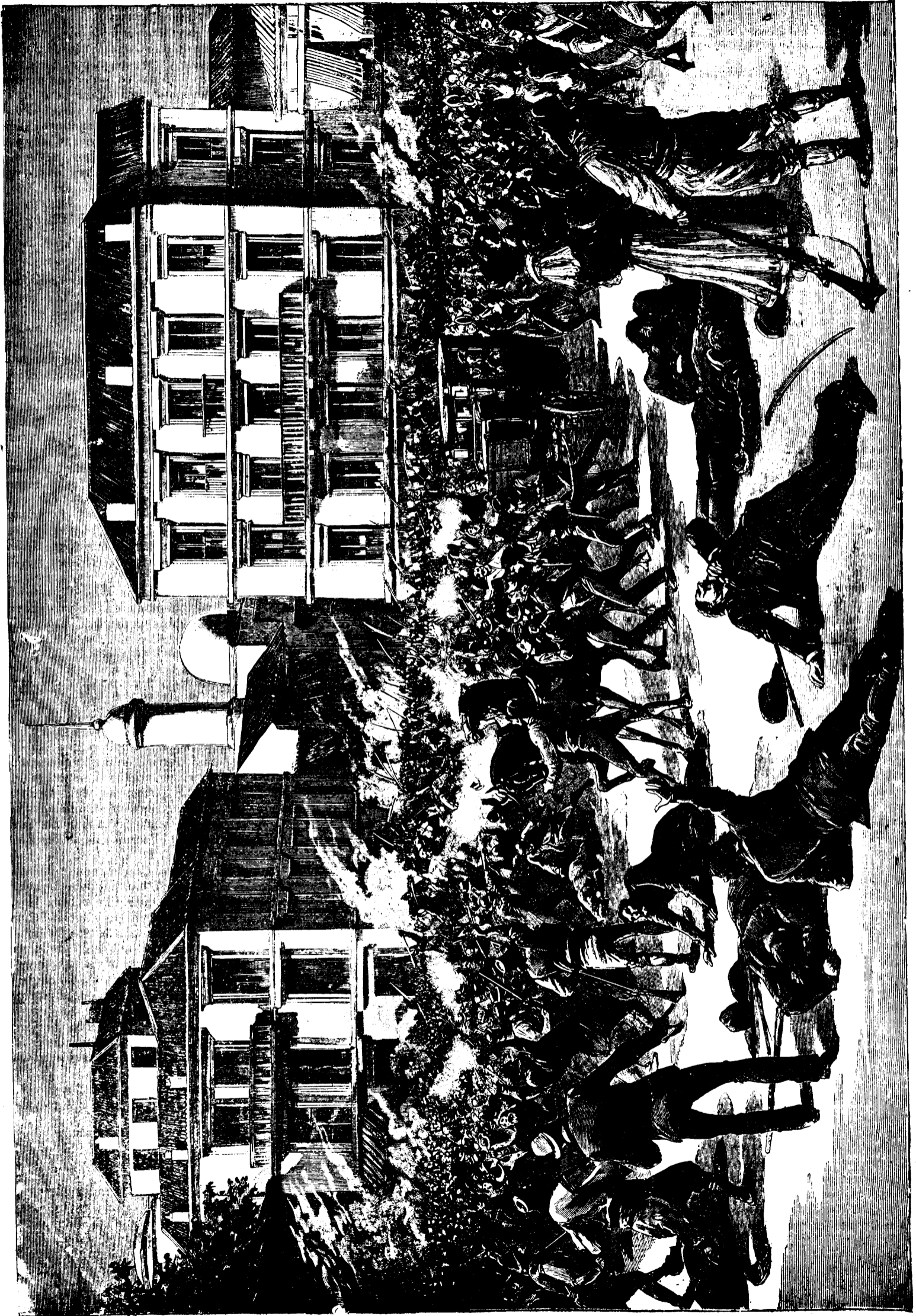
Quand Jésus sentit approcher sa délivrance, il baissa les yeux vers le buisson dans lequel l'oiseau agitait ses ailes, et il dit : " Tu es béni, toi qui n'as pas abandonné celui que son père lui-même abandonne. " Alors, volant sur la tête du Crucifié expirant, l'oiseau détacha une épine de la couronne ensanglantée et l'emporta dans son bec, et une goutte de sang qui suintait de la sainte relique descendit sur sa poitrine et la décora du plus glorieux de tous les stigmates.

Après que le Christ eut rendu le dernier soupir, le rouge gorge prit son vol et alla se reposer sur un oranger. Puis, comme il avait une soif ardente, il becqueta sur une orange les gouttes d'eau qui s'y étaient attachées pendant l'orage. Aussitôt, tous les fruits de l'arbre furent teintés de rouge.

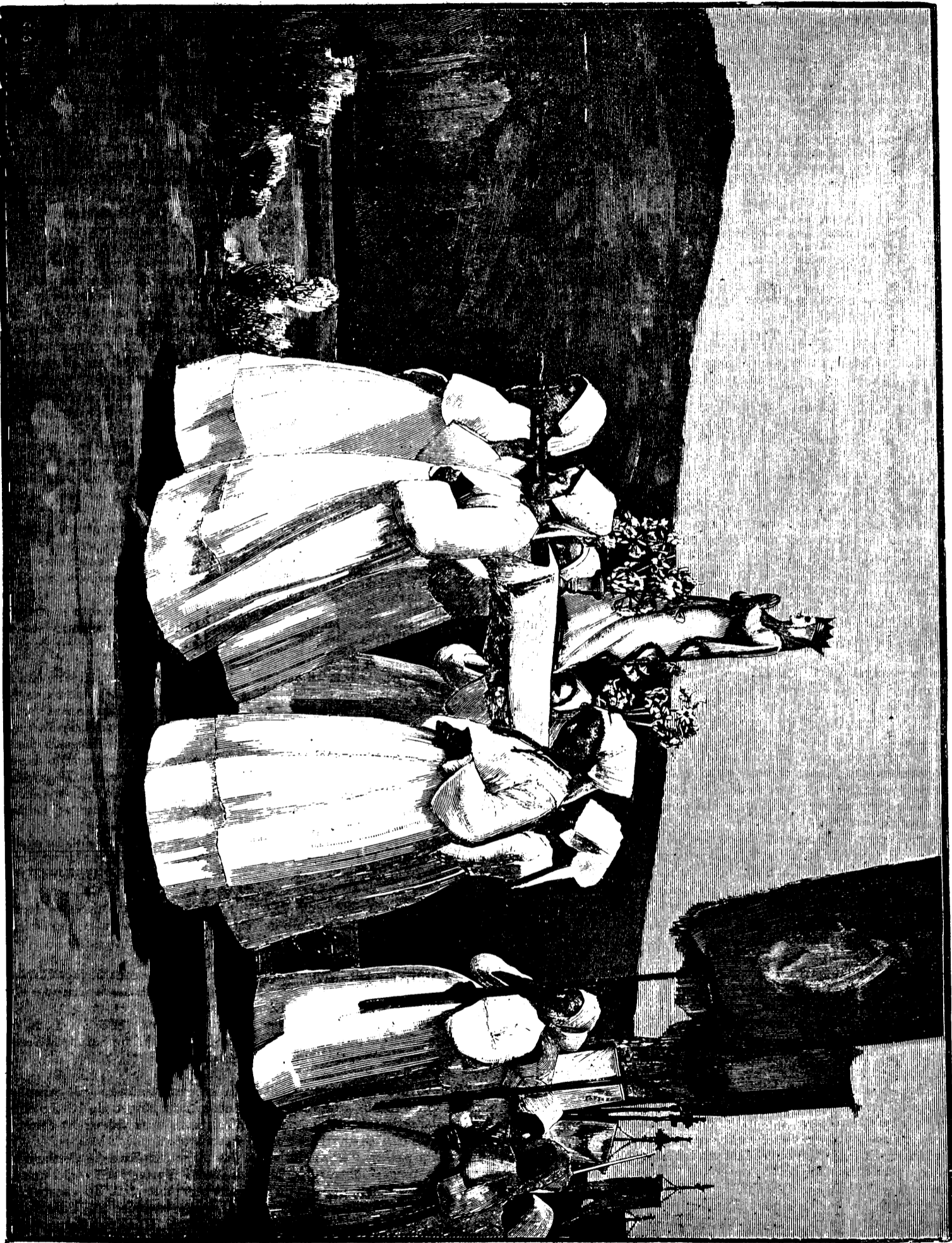
OCCASION

Une belle statue de Madone en ARGENT MASSIF, à vendre : hauteur, un mètre, et un demi-mètre de circonférence ; étant une copie de la statue de la Piazza d'Espagne, à Rome : valeur réelle 5,000 francs, ayant appartenu à S. S. le pape Pie IX, ainsi que plusieurs autres reliques de feu le comte T. Filippini Ronconi.

Pour renseignements, écrire à L. de P., bureau du MONDE ILLUSTRE, 40, Place Jacques-Cartier, Montréal.



LES ÉVÉNEMENTS DE BULGARIE.—EXPULSION DE LA REINE NATHALIE.—(Du *Journal Illustré*)



EN BRETAGNE.—UNE PROCESSION DU MOIS DE MARIE AU BORD DE LA MER

LA MONTAGNE ET LE COTEAU

FABLE

La montagne dit au coteau :
 "Vois, je dresse au delà des nues
 Mes cimes altières, chenues,
 Et mon front s'élève si haut
 Que je domine tout le monde.
 Les autans, l'orage qui gronde,
 L'éclair qui déchire les cieux,
 Ne le rendent point soucieux.
 L'homme, à mon aspect formidable,
 Se sent infime et misérable,
 Et l'Olympe, séjour des dieux,
 N'est plus qu'une simple colline,
 Quand on parle de ma splendeur.
 L'univers de ant moi s'incline ;
 Tout rend hommage à ma grandeur.
 Petit coteau, bien humble, reste
 A mes pieds, rampant et modeste,
 Et ne t'égale pas à moi."
 "O montagne, rassure-toi,
 Dit le coteau. Riant, tranquille,
 A l'homme j'offre une aide utile,
 Il m'appelle son petit bien,
 Me cultive : je suis fertile.
 Tandis que toi, géant stérile,
 Que fait-il de ta grandeur ? Rien".

JEAN RÉMY.

LE GENTILHOMME

Définir le gentilhomme, est quelque chose tout à la fois hardi et difficile : hardi, parce que en lisant les nombreuses qualités qui font le vrai gentilhomme, peut être plusieurs, à leur grand étonnement, s'apercevront qu'ils ne sont pas gentils-hommes, ou tout au moins qu'ils ne sont pas parfaits gentilhommes, de là la hardiesse de mon énoncé me suscite des adversaires ; difficile, parce qu'il n'est certainement pas facile de peindre comme ils en sont dignes ces modèles de la société qui répandent partout, dans les cercles qui ont l'honneur de les posséder, le charme de leur haute et noble éducation. Cependant, me reposant sur la bienveillance des premiers, et m'inspirant des qualités des seconds, j'essaierai de vous faire le portrait de l'être humain que la sagesse des nations a nommé gentilhomme, gentleman, gentil-nomo, herr, far-rusal, vir-nobilis, etc., etc.

Dire d'un homme qu'il n'injurie jamais son prochain, au contraire qu'il cherche toujours à lui faire plaisir, qu'il ne fait jamais sans nécessité de peine à personnel, c'est dire en peu de mots qu'il est gentilhomme ; mais comme cette description est très succincte dans son énoncé et cependant très vaste dans sa signification, je me permettrai de l'amplifier un peu.

Le vrai gentilhomme, très soigneusement évite tout ce qui pourrait lui aliéner les esprits de ceux au milieu desquels il vit, — c'est-à-dire évite toute opposition contraire d'opinion ou de sentiment, toute restriction ou tout soupçon mal fondé, son seul plaisir étant de mettre les gens à leur aise et de les faire se sentir *at home*, comme on dit en anglais.

Il est bienveillant avec le timide, gentil avec le réservé et indulgent avec l'absurde. Il évite dans les conversations les allusions hors de raison ou les sujets qui pourraient froisser ; dans les salons il sait plaire par ses paroles, et dans les divertissements il sait amuser par sa gaité franche et loyale.

A moins d'y être obligé, jamais il ne parle de lui-même et, est il forcé de le faire... à l'exemple de Démosthènes "c'est avec toute la mesure possible" ; il se défend avec réserve et distinction, et jamais sur ses lèvres ne viennent éclore ces paroles insipides ou blessantes qui dénotent toujours la somme d'esprit de celui qui les prononce.

Le vrai gentilhomme n'est jamais sordide dans les différends, ne profite jamais d'un injuste avantage et surtout n'entre jamais dans les personnalités. Conduit par la prudence, il aime à observer cette belle et noble maxime du Sage : "De ne jamais faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qui lui fut fait à lui-même."

Son bon sens ne se choque pas des insultes, car il sait très bien qu'elles frappent d'autant plus fort qu'elles viennent de plus haut, et son esprit ne saurait ni se les rappeler, ni en conserver malice,

Il est bon naturellement, pardonnant de grand cœur et réprimandant avec douceur. S'il discute, ses arguments sont justes et bien fondés, ne suivant pas l'exemple de ces esprits obtus et rétrécis qui, par une parole sonore, font rire les quelques pauvres d'esprit qui les entourent, et pensent par là avoir assuré leur triomphe ; le gentilhomme, dis-je, au contraire, regarde plutôt le fond que le son de l'argument qui doit faire rendre son adversaire. Son opinion sera bonne ou mauvaise, mais lui-même ne sera jamais injuste ; s'il est puissant, s'il est décisif, il sera bref. Il est grand par l'âme, par la considération et par l'indulgence. Il connaît la faiblesse de la raison humaine aussi bien que sa force, et pardessus tout il connaît sa puissance et ses limites.

Le gentilhomme est celui qui respecte la religion, la piété, la dévotion. Est-il protestant ? il a trop d'esprit pour ridiculiser les manières différentes aux siennes d'adorer Dieu ; il aime à supporter et à encourager les institutions tant charitables que classiques ; il respecte les ministres de la religion. Pour tout dire, le gentilhomme enfin se respecte lui-même, et par là fait l'honneur de ceux qui l'entourent et le bonheur de ceux qui le possèdent.

ADÉLARD LAFOND.

LA VIE DANS LA TÊTE D'UN GUILLOTINÉ

La Revue londonienne *Lucifer* du 15 mars publie un article d'une horreur indescriptible, intitulé "La vie dans la tête d'un guillotiné", et en réalité, c'est le récit d'un peintre belge, Wiertz, qui, pour se rendre compte des souffrances d'un décapité, se laissait hypnotiser à côté de l'échafaud où un condamné expiait son crime. Wiertz était à moitié mort après son expérience. Il est à remarquer que, à la biographie de Wiertz, se trouve ajouté un appendice, par M. Emile de Lavelaye, dans lequel sont transcrits les paroles prononcées par Wiertz dans l'état hypnotique, et, suivant Emile de Lavelaye, cette expérience de Wiertz établit sans aucun doute que la pleine connaissance et une douleur terrible persistant pendant trois minutes après la décapitation, que ce n'est qu'après cette durée que la mort réclame sa proie. Mais laissons l'auteur de l'article, Vera P. Jelibovsky, développer son récit. Wiertz avait été endormi d'un sommeil hypnotique, dix minutes avant l'exécution, et on lui avait suggéré de s'identifier avec le condamné. Le couteau tomba.



COMMENT vous trouvez vous ? demanda le médecin. Qu'est-ce que vous voyez ?

Tout en tremblant, et avec un tressaillement convulsif, Wiertz soupirait :

— Une oppression vague et indéfinie, quels éclairs ? Un coup de foudre est tombé. Oh ! quelle horreur ! elle pense, elle

voit...

— Quoi, elle ?

— Elle, la tête. Elle souffre horriblement. Elle sent, elle pense, mais ne peut se rendre compte de la situation... Elle demande son corps. Il lui semble que le corps lève les bras pour la chercher. Elle attend toujours le coup... Oh ! donnez lui l'oubli... mais... l'oubli ne vient point.

L'un des assistants écrivait hâtivement ces mots découpés. Tous étaient en proie à une terreur épouvantable, ils étaient glacés, leurs cheveux se hérissaient soudain, leurs yeux se fixèrent sur une chose qui défie toute description, qui traversait le sac le toile. Elle s'était arrêtée momentanément et au même instant une tache noire — non rouge — se formait sur la toile sale, et le sang commençait à s'étaler. La chose continuait sa chute et tombait lourdement au fond du panier. Alors, ils virent tous une tête d'une pâleur effrayante, les cheveux ensanglantés, le cou saignant, qui dirigeait sur eux ses regards en même temps que la bouche ricanait, les dents serrées. Les artères du cou battaient encore et projetaient du sang qui inondait la figure et trempait les cheveux.

La tête pensait, voyait, souffrait, et il semblait à l'homme vivant qui s'était identifié avec cette tête, qu'il partageait toutes ses souffrances.

Et maintenant, il commençait à perdre haleine. Une main gigantesque, terrible, sans miséricorde a paru au dessus de la tête. Elle l'a saisie par la

gorge, puis cherchant le crâne, s'appuie avec un poids lourd, la presse et cherche à l'annihiler. Des ronds de feu se forment devant ses yeux, un nuage rouge l'aveugle. Il cherche à s'échapper. Il pense qu'il a saisi avec les deux mains cette main d'enfer, cette arme de torture insupportable.

Mais, qu'est-ce que c'est que cela ? du sang ? une blessure ?...

Ce n'est que maintenant, après des souffrances qui semblaient interminables, que la tête devient en partie consciente, qu'elle meurt, non pas asphyxiée, mais parce qu'elle a été enlevée du corps.

Elle a un commencement de délire... maintenant elle se figure être une toupie qui tourne avec une rapidité vertigineuse, et qui se dirige vers les flammes où elle tourne et en tourne ; et tout autour d'elle tourne au milieu d'une pluie de feu qui consume tout... Elle, décapitée !... Oui, en est-il vraiment ainsi ?...

Dans sa course vertigineuse, la tête se souvient, elle essaie de se rappeler.

— Ah ! donnez-moi la mort ! disait le clairvoyant, en répétant les pensées de la tête deux minutes après la décapitation.

— Est-il possible ! demandait l'hypnotisant, que la connaissance y soit encore ?

Il ne l'a pas perdue ! Il voit ses juges, il entend la condamnation, il reconnaît sa famille, sa femme à moitié morte de désespoir, ses enfants en pleurs. Oh ! le malheureux ! Il pense que sa famille ne veut plus le sauver, il rêve qu'il les prie de le faire et qu'ils ne veulent pas l'écouter... Regardez, il embrasse ses enfants... il leur dit adieu. Et toujours les souffrances physiques incessantes, variées, interminables continuent comme au premier moment. Et toujours les souffrances morales, les visions terrifiées, les tortures. Quand, oh ! quand la fin arrive-t-elle ?

Oh ! plus terrible encore, pis que toutes les agonies. Un soupçon horrible s'empare du cerveau de la tête. Les tortures qu'elle souffre ne peuvent-elles pas être la punition d'au delà du tombeau, les flammes d'enfer ?

Le sang des assistants se glace en attendant le peintre hypnotisé prononcer ces mots : "Ils regardent la tête et ils sont écœurés de ce qu'ils voient."

Les yeux, il leur semblait, étaient plus ouverts qu'auparavant, et il y avait une expression d'horreur dans le regard implorant...

— Voyez, voyez ! s'écrie l'artiste, elle voit son erreur maintenant. Elle sait que cela ne peut pas être, que le repos et non la damnation éternelle l'attend, la miséricorde et le pardon, et non la torture à jamais... Le voile se déchire... elle voit maintenant le ciel clair et brillant... Oui, la vie a cessé ; il est mort !

NOTES HISTORIQUES

La banque de Montréal a donné \$500 pour la construction de la salle d'exercice des Fusilliers Victoria.

Par son testament, le juge Ramsay laissa \$1,000 à la bibliothèque de l'université McGill.

Le 14 juillet 1886, M. L. B. de Gonzague se donne la mort à l'île Sainte-Hélène. C'est le premier suicide à cette place.

L'école protestante (rue Saint-Luc), a été commencée dans l'hiver de 1887 ; elle peut contenir 800 enfants et sa valeur est d'environ \$4,000.

Le Bijou Théâtre (le Conservatoire) fut inauguré le 21 février 1887, dans une ancienne maison ayant servi autrefois de caserne, durant le séjour de l'armée anglaise au Canada, et plus tard de manufacture. Une transformation complète y avait été faite et bien décorée. On joua les *Nobles par aventure*, comédie en trois actes, et la *Mort du duc de Reischstadt* ; la plupart des acteurs étaient des amateurs français. Ce théâtre eut une vie éphémère. Le soubassement de l'édifice est maintenant converti en manufacture de vinaigre, et l'étage supérieure, la salle du théâtre, sert aujourd'hui de caserne à l'Armée du Salut, section française.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 20 JUIN 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Et le pauvre diable reprit sa course, avec toute la vitesse que lui permettait l'éreintement qu'il ressentait... et sa diablerie de jambe en retard.

La troupe de Gulistan Cantaloube marcha toute la nuit....

Au matin, les voitures atteignirent Lamotte-Bouvron.

Il fallut bien s'arrêter.

On campa à l'entrée de la petite ville... et Gulistan, ainsi que Maraton, se livrèrent aux douceurs d'un sommeil dont ils avaient un impérieux besoin.

Pendant cette nuit Fédor tentait son infructueuse escalade et regagnait désespéré les Souches, alors qu'Henriette et son frère, cachés derrière le pan des ruines, constataient avec une joie infernale qu'ils n'avaient eu que tout juste le temps de soustraire l'enfant dont la retraite venait d'être découverte.

Fabrice Dementières, au moment où il se rendait à la glacière, pour savoir si effectivement on tenterait d'enlever la Petite-Mai, Fabrice avait eu l'envie de se munir d'un fusil, et de tirer à bout portant sur celui qui passerait par-dessus le mur du parc.

Henriette avait eu toutes les peines du monde pour l'en dissuader, mais elle avait enfin trouvé l'argument vainqueur.

—Comment!—avait-elle dit à son frère,—tu le tuerais!... Tu le délivrerais en une fois de ses peines!... Que ferais-tu après? Tu n'éprouves donc pas du bonheur à le faire souffrir?....

C'est ainsi que Fédor avait eu la vie sauve... car Fabrice, sans le raisonnement de sa sœur, était bien décidé à l'assassiner légalement....

Les saltimbanques avaient dormi, faisant la grasse matinée.

Gulistan Cantaloube se réveilla avec les idées les plus riantes.

Très nette, la perception des incidents de la veille lui revenait.

Et il supputait tous les bénéfices qu'il allait réaliser, grâce à l'incomparable "numéro" que le sort venait de lui faire tomber entre les mains.

Maraton, l'hercule, était enchanté, lui aussi.

Mais il cachait son jeu.

La beauté de Fleur-de-Mai, entrevue un instant avait produit sur lui une impression profonde.

Cette brute, qui semblait un taureau debout sur ses jambes de derrière, avait tressailli à l'aspect des lignes pures du visage de la Petite-Mai, de ses grands yeux, agrandis par l'affolement et l'effroi.

Mais Chinette, qui tenait à son homme, Chinette qui menait l'hercule à la baguette, avait senti, à première vue de Fleur-de-Mai, tous les serpents de la jalousie lui mordre le cœur.

Tout d'abord elle n'avait rien dit, épiait son Maraton du coin de l'œil.

Mais elle n'avait pas tardé à voir l'hercule venir rôder autour de la cage et appliquer sa grosse face contre l'auvent de bois recouvrant les barreaux.

Une fois, deux fois, elle avait eu la patience de ne point paraître.

Mais à la troisième visite de Maraton à la cage, elle s'était élancée!

Et Maraton avait encore reçu des claques. Oh! mais... des claques, de toute la force nerveuse de Chinette, au moment où par une fissure assez large, il se délectait en admirant de ses gros yeux

lubriques la Petite-Mai, réfugiée dans un coin de sa cage.

—File plus loin!—lui avait dit Chinette, tapant à s'en faire mal.—File plus loin, et vite, et leste.... Et si je t'y reprends, tu auras affaire à moi....

Maraton essaya de la plus sottise des excuses.

—Je voulais voir si elle avait besoin de quelque chose,—balbutia-t-il.

—Que je t'y reprenne!.... Tu me crois donc une dinde!.... Avec ça que je n'ai pas vu tes yeux!.... Et dépêche-toi, ou je prends un fouet!

Elle s'en armait comme elle disait.

—Chinette, prends garde!.... fit Maraton en essayant de se rebiffer.

Chinette brandit la chambrière et cingla les mollets de l'hercule, sans tenir aucun compte de cette menace.

—Prends garde! Chinette!....—cria une seconde fois Maraton en se frictionnant vigoureusement les tibias

—Qu'est-ce qui sait,—fit Chinette,—tu oserais lever la main sur moi?...—Et faisant tourner sa redoutable chambrière:—Frappe donc, grand lâche! frappe une faible femme sans défense!....

Maraton se retira en grognant, tandis que Chinette lui posait cette ultimatum:

—Je te défends!.... tu m'entends bien, je te défends.... de t'approcher de la cage de la femme sauvage.... C'est moi qui soignais Brutus. J'entends prendre soin de la nouvelle. Autrement, tu verras....

La voix de la bonne Palmyre se fit entendre. La directrice essayait de tout concilier.

—Ne vous disputez donc pas, mes enfants, puisque vous vous aimez bien....

—Je ne veux pas qu'il la regarde, autrement, je m'en irai....

Maraton s'était retiré en grognant et en menaçant.

—Dites donc, mon camarade, elle n'y va pas de main morte, m'ame votre épouse.

Ces paroles étaient adressées à Maraton par un individu crotté jusqu'à l'échine, et qui, boitant à pied bas, semblait singulièrement fatigué.

—Qu'est-ce que ça peut vous faire?—répliqua brutalement Maraton, qui n'aurait pas été mécontent de trouver quelqu'un sur qui passer sa rage. —Passez donc votre chemin, est-ce que je vous connais?....

Jules Raisin arrivait. Dame, il était éreinté, il suait, soufflait, était rendu.

Il avait eu beau se répéter maintes fois pendant la route:

—Mais je suis-t'y bête, si je suis la voiture qui emmène la ch'tite, elle s'arrêtera sans aucun doute à Lamotte. Donc je n'ai pas besoin de m'éreinter.

Il avait marché quand même, mais, à la fin, il avait bien été forcé de s'arrêter, et il arrivait en retard....

Aussitôt, il avait tenté une ouverture auprès d'un membre de la troupe Cantaloube, et nous venons de voir comment il avait été reçu.

Jules Raisin, à courte distance, inspectait les voitures, et il se disait avec juste raison que l'une d'elles pouvait bien être celle dont il avait relevé le train partant du portail de Vernon....

A cette instant Gulistan Cantaloube sortit de la dernière caisse roulante qui lui servait de maison.

Quelle que pût être son ébriété de la veille, il n'avait pas oublié les expresses recommandations du bourgeois qui lui avait fait don de la femme sauvage.

—Méfiez-vous,—lui avait dit celui-ci,—il y a des gens du pays qui voudront savoir ce que cette fille est devenue, on pourra tourner et retourner autour de vous, vous questionner, vous tirez les vers du nez.... C'est à vous de vous défendre.... Vous comprenez bien qu'il suffit d'une dénonciation à la police pour compromettre le succès de votre opération.

—Mais nous avons pourtant le droit de passer un marché.

—Sans doute, mais la police interviendrait, vous arrêterait d'abord, on voudrait savoir ceci et cela:

—Enfin, nous en aurions pour trois mois avant de pouvoir régulariser notre affaire, et ce serait trois mois de perdus pour vous.

Gulistan Cantaloube était donc prévenu, il se tenait sur ses gardes.

Aussi guigna-t-il Jules Raisin qui venait,—on ne le voyait que de reste,—de fournir une grande course.

Jules Raisin s'avancait la bouche en cœur.

—Sans être trop curieux,—fit-il en touchant son chapeau,—qu'est-ce que vous pouvez bien avoir dans ces belles voitures?....

—Qu'est-ce que ça peut bien vous faire?—répliqua vertement Gulistan Cantaloube,—en le regardant d'un air narquois.... Passez donc votre chemin, mon brave homme.... Est-ce que je vous demande ce que vous vendez et où vous allez?... C'est-y curieux ça!....

—Bonnes gens!—fit Jules Raisin,—vous n'êtes uère aimable.... Et sûr, ça n'est pas par les pieds ue vous vous êtes levé ce matin.

Il n'y avait rien à faire, mais Jules Raisin committit l'insigne maladresse de continuer à rôder autour des loges, ne pouvant se décider à s'en éloigner.

Et en un instant, il fut signalé à toute la troupe.

Comme il revenait encore aux voitures deux heures plus tard, les petits Cantaloube poussèrent des cris de putois en annonçant sa venue et tout le personnel se précipita sur lui, lui appuyant une chasse.

—Bonnes gens!—fit Jules Raisin en se sauvant à tire d'aile malgré sa patte à la traîne,—bonnes gens! me voilà bien.... Quest-ce que je vas faire pour obtenir un bout de causette du frère.... Ils sont ben mauvais comme des teignes, dans cette bande-là.... Enfin, je ne les lâcherai toujours point et je tiendrai à eux comme ce que je viens de dire.... En attendant je suis blousé et faut que je prenne garde à moi, autrement tous ces gredins là seraient bien capables de me donner quelque mauvais coup.

Tandis qu'il se faisait ce triste raisonnement, Gulistan réunissait son monde et tenait cet énergique langage:

—Mes enfants, faut veiller!.... faut ouvrir l'œil.... On veut évidemment nous enlever notre "numéro." Et vous comprenez que ça ne ferait pas notre affaire.... Le citoyen que nous venons de reconduire, ça doit être un agent de police déguisé, ou quelque chose d'approchant. Je ne sais pas ce qu'il peut nous vouloir, mais il ne faut pas qu'il puisse s'approcher....

—Mais à Orléans,—interrompit Chinette qui gardait toujours son franc parler,—à Orléans, à la représentation, il pourra entrer comme tout le monde.

—A Orléans, je ne dis pas,—fit Cantaloube,—mais jusque-là, il ne doit point savoir ce qui se passe chez nous....

Et une gratification de cinquante centimes fut promise à chacun des deux jeunes gymnasiastes pour faire le guet, et ne pas laisser approcher des loges l'homme dangereux, bien reconnaissable à sa démarche.

Tranquillisé par les deux petits Cantaloube, qui pour gagner dix sous, auraient passé le jour et la nuit sans manger et sans dormir, Gulistan put s'occuper enfin de sa nouvelle pensionnaire.

Avant de la présenter devant le public, il y avait une préparation à lui faire subir. Il fallait que le dompteur s'assurât du parti qu'il pouvait tirer de son "numéro."

Allait-elle être difficile à dompter?

Fabrice Dementières avait raconté à Cantaloube une histoire renfermant une partie de la vérité.

La créature qu'il lui livrait était bien et dûment une créature sauvage.

Elle s'était laissée choir une nuit dans une fosse préparée pour prendre des sangliers et il était très embarrassé de sa capture, qui pouvait lui causer mille désagréments, et très satisfait de s'en débarrasser au profit d'un brave et honnête saltimbanque.

Et le bourgeois avait eu beau affirmer à Cantaloube que la créature n'était nullement méchante, celui-ci se méfiait, et il s'était muni à tout hasard de l'énorme fouet qu'il employait, bien inutilement, d'ailleurs, pour pénétrer dans la loge de ses loups et de ses ours.

La pauvre Petite-Mai était toujours accroupie dans son coin.

Mais, à la vue du dompteur qui s'avancait vers elle, un énorme fouet à la main, elle fut prise d'une terreur folle, et, bondissant avec une incomparable légèreté, s'accrocha aux barreaux de sa cage en poussant des cris rauques.

—Bien ! très bien ! parfait, fit-il, ça va être d'un effet surprenant... Oh ! le bourgeois n'a pas menti, elle est réellement tout ce qu'il y a de plus sauvage...

Il leva le fouet... le fit tourner autour de sa tête, en claquements répétés.

La malheureuse Fleur-de-Mai, convaincue que le dompteur lui en voulait réellement, redoubla ses bonds vertigineux, et se mit à proférer des clameurs déchirantes.

—Mais il n'y a rien à faire, se dit tout haut Gulistan, elle est naturellement dressée... Je ne lui en demande pas davantage... Le public sera épouvanté et émerveillé !...

La Petite-Mai, voyant qu'elle n'était point frappée, se calma un peu... et lentement, lentement, tandis que de grosses larmes de colère et de douleur ruisselaient sur son visage, venait reprendre la place qu'elle occupait dans le coin de sa cage.

—Reste maintenant la question de la nourriture et du costume... La nourriture, si elle pouvait manger de la viande crue devant le public, ce serait mirobolant... Quant au costume, si on pouvait lui appliquer un véritable tatouage... ce serait très bien... Il faut que je cause de ça avec Chinette et Palmyre. Mais pour l'instant, en voilà assez, la première leçon a été surprenante.

Et regardant la loge centrale, il s'écria devant toute la troupe :

—Mes enfants ! ça dépasse toutes mes espérances... On n'aura jamais vu ça... C'est une fortune !...

Ce fut au tour de Chinette de pénétrer dans la cage de la Petite-Mai dans l'après-midi de ce jour.

Elle le fit sans précaution... Brutus l'avait habituée au mépris du danger.

Chinette n'était point une méchante créature. Et elle se sentit le cœur serré à l'aspect misérable de la malheureuse enfant...

—Je ne sais pas ce qu'il a, le patron, murmura-t-elle, elle n'est pas sauvage du tout. Qu'est-ce qu'elle va manger, la pauvre ?

Elle lui tendit un morceau de viande crue, selon les ordres de Cantaloube ; la pauvre petite bien qu'elle mourût littéralement de faim, la repoussa avec horreur.

Mais elle se laissa prendre la main par Chinette celle-ci lui adressant de bonnes paroles, avec une inflexion de voix très douce.

La Petite-Mai la regardant toute craintive, encore tout apeurée, mais elle ne poussait plus ces cris effrayants qui avaient fait la joie de Cantaloube.

Alors, Chinette lui donna du pain, des fruits et la pauvre enfant se précipita bestialement sur cette nourriture...

Le soir même, toute la troupe reprenait la grande route conduisant à Orléans...

Et Cantaloube qui avait appuyé sa joie grandissante d'un nombre incommensurable de petits verres, répétait tout le long du chemin et à haute voix à Maraton :

—Tu as un succès... un incommensurable succès... Cette fille là, ça va être une fortune...

On arriva exténué à Orléans, et les voitures de la troupe de Gulistan Cantaloube s'alignèrent sur le boulevard Saint-Vincent.

La loge une fois montée n'avait pas grand air, mais Gulistan souriait d'un air modeste, était à l'avance certain de son triomphe...

Encore quarante huit heures à attendre et puis alors on verrait.

Chinette venait aisément à bout de la Petite-Mai.

Celle-ci ne lui offrait aucune résistance.

Chinette et Palmyre étaient occupées à cet instant à confectionner un costume exotique, digne du public devant lequel allait paraître le "numéro."

Néanmoins, elle était triste, Chinette !...

Elle avait beau faire, beau se mettre en colère, Maraton n'en continuait pas moins à tourner tout au tour de l'ancienne cage de Brutus, attiré par la surprenante beauté de la Petite-Mai !...

Qui n'était pas heureux à Orléans, c'était un individu de notre connaissance, le pauvre Jules Raisin.

De Lamotte, il avait aisément suivi les baladins à Orléans, mais les petits Cantaloube, émerillonés par la prime qui leur avait été promise, se relayaient pour empêcher Jules Raisin de s'approcher des voitures.

Jules l'avait tenté à diverses reprises, et toujours il avait été vivement signalé.

Sa persistance commençait même à singulièrement inquiéter Gulistan Cantaloube.

Le dompteur était sur les épines.

Qu'est-ce que pouvait bien lui vouloir ce particulier qui l'espionnait ainsi sans repos ni trêve ?...

Evidemment, il en voulait à l'extraordinaire "numéro" dont le bourgeois lui avait fait don.

Et cette simple supposition le rendait féroce !

Aussi se creusait-il la cervelle depuis le départ de Lamotte pour trouver le moyen de se débarrasser de ce mouchard qui se tenait toujours en sentinelle non loin des voitures et de la loge du dompteur.

Il avait excité en sous-main Maraton à aller offrir un "caleçon" à cet inquietant personnage, mais Chinette s'y était opposée.

—Quand on aura fourré mon homme dedans, ce n'est pas vous qui le mettez dehors, et il aura bien cela pour lui. J'ordonne donc à Maraton de se tenir tranquille... Autrement, patron, je quitte votre cambuse, car je commence à en avoir joliment de trop.

Et Chinette ajoutait en aparté :

—Je voudrais la voir aux cinq cent mille diables, la femme sauvage... J'ai dans l'idée que si cela continue, elle nous occasionnera que des désagréments.

Chinette, pas plus que Palmyre, n'était une méchante créature, mais elle était jalouse comme une tigresse d'Ircanie, et la passion naissante de Maraton la mettait hors d'elle-même.

Maraton, ayant reçu l'ordre de ne point bouger, ne pouvait donc aller "trempier une soupe" au particulier que l'on apercevait à tout instant desinant un large cercle autour de la loge.

Gulistan dut donc chercher autre chose.

Et ma foi, prenant son courage à deux mains, au moment où il apercevait Jules Raisin faisant une nouvelle tentative pour se rapprocher de l'objet de son incessante curiosité, il résolut de frapper un grand coup.

Comme le commissaire de police, escorté de plusieurs agents, venait s'assurer par lui-même que les saltimbanques avaient satisfait pleinement à toutes les formalités municipales, il alla carrément se planter devant ce fonctionnaire.

C'était la veille même de l'ouverture de la foire.

Vingt-quatre heures encore et les loges s'ouvraient au public.

Gulistan Cantaloube avait commandé à un peintre orléanais une toile énorme représentant une femme sauvage, à laquelle un officier de la marine française, en grande tenue, arrachait un enfant nouveau né qu'elle s'appropriait à dévorer...

On l'a dit plus haut, Chinette et Palmyre achevaient de composer avec toutes les loques pailletées que l'on avait pu ramasser dans les coffres de la troupe, un costume de reine indienne, qui devait sembler au public émerveillé, excessivement somptueux.

Tous ces énormes frais ne pouvaient en vérité être compromis par cet espion qui ne devait nourrir à l'endroit de la troupe Cantaloube et de son principal "numéro" que les plus noirs dessins.

Gulistan aborda donc très nettement le commissaire de police en lui disant de la façon la plus convenable, tenant son bonnet de fourrure à la main :

—Monsieur le commissaire, est-ce que je suis en règle ?

—Parfaitement, mon garçon.

—On a rien à me reprocher ; j'ai accompli toutes les formalités, je ne dois rien à personne, je puis demander aide et protection à l'autorité ?

—Très parfaitement, répliqua le commissaire, mais pourquoi toutes ces questions ?

—Monsieur le commissaire, parce qu'il y a un particulier qui me turlupine depuis deux jours et qui veut certainement me jouer un pied de co-

chon... à moi, à mes bêtes ou à mes "numéros."

—Je ne l'ai jamais vu !... Jamais je ne lui avais parlé avant ces deux jours... Mais je crois qu'il m'en veut, ou à quelque sujet de notre troupe... dont la supériorité dans tous les genres est bien faite pour exciter la basse envie, ou peut-être même, et Gulistan Cantaloupe prononça ces derniers mots en se gonflant avec importance, ou peut-être même aurait-il l'intention de forcer ma caisse, et de s'en approprier le contenu.

Pour l'instant, la caisse de Gulistan Cantaloube ne devait contenir que quelques araignées accompagnées de leurs toiles, néanmoins ces derniers mots parurent donner à réfléchir au commissaire qui demanda au dompteur :

—Et où est cet homme qui vous espionne et veut à toute force pénétrer dans votre loge ?

—Tenez ! le voilà, fit Gulistan.

Le commissaire et les agents qui l'accompagnaient tournèrent en même temps la tête vers le point désigné par le dompteur et ils aperçurent nettement Jules Raisin, qui se voyant de la part des autorités et de la police l'objet d'une attention toute spéciale, commençait, comme on dit très vulgairement, à se tirer des grégués et à filer par la tangente.

—C'est bien l'homme qui a une jambe en retard, demandant le commissaire.

—Oui, oui, c'est bien lui... Il nous pistonne depuis deux jours, il est sans cesse sur nos talons, nous l'avons coursé cependant d'une rude manière et ça aurait dû lui servir de leçon.

—Très bien, fit le commissaire.

Et il ajouta, en s'adressant à un de ses agents :

—Amenez moi cet individu, je vais l'interroger. L'agent partit d'un pas rapide.

Voyant que le sergent de ville se dirigeait de son côté, Jules Raisin commit l'insigne maladresse de prendre ses jambes à son cou.

Mais alors, à un signe de leur chef plusieurs agents s'élançèrent et Jules Raisin fut vivement pincé et appréhendé au corps...

—Au nom de la loi ! je vous arrête ! fit l'agent en lui mettant la main au collet.

—Ah ! pour sûr ! s'écria Jules Raisin, en cessant de courir, en voilà une affaire !... Et quoi donc que j'ai commis ?

—Ça ne me regarde point. J'ai un ordre... Vous vous expliquerez devant M. le commissaire.

Et peinant, se faisant quelque peu traîner, Jules Raisin arriva en compagnie de l'agent, jusqu'au groupe des saltimbanques et des sergents de ville, au milieu duquel se trouvait le commissaire.

—Ça ne va pas arranger mes affaires, pas plus que celles de M. Fédor... C'est moi qui donnerais bien une bonne pièce de trente sous pour me trouver en chemin de fer.

Le commissaire, un ancien militaire, à figure énergique, regardait le petit homme, fouillant dans ses yeux, comme s'il eût voulu lire au fond de sa conscience.

—Comment vous appelez-vous ? lui demanda brusquement le commissaire.

Jules Raisin cherchait une idée, et elle ne lui venait pas. Il essaya de gagner du temps en prenant son air le plus bête.

—Mon bon monsieur, répliqua-t-il en hésitant et en traînant sur ses mots, je vas vous dire, j'ai tout plein de noms. On me nomme Touzy, Jules Touzy, rapport que j'ai habité longtemps une ferme de Touzy, aux environs de Brétigny-sur-Aire, une petite ville qui est même très jolie, où il y a tout plein de... mais ça ne vous intéresse pas, mon bon monsieur.

—Il y en a aussi certains qui m'appellent "Sauçisson" parce qu'il y a comme ça un monsieur qui a trouvé que je ressemblais, sauf vot'respect, à une an... à un je veux dire... Enfin c'est pas tout ça, de mon vrai nom, je m'appelle Jules...

Brusquement le commissaire lui coupa la parole.

—Tâchez de ne pas faire le malin, autrement je vous colle au clou, ça ne va pas être long.

—Au clou !...

—Au poste, si vous aimez mieux, en prison.

—Moi !... Bonnes gens !...

—Je vous demande comment vous vous appelez ?

—Mais je viens de vous le dire... J'en ai trente-six de noms.

—Votre vrai nom.
—Alors, si vous vous rendez comme qui dirait à Brétigny-sur-Aire, faudrait demander Jules Raisin, parce que défunt mon père se nommait Raisin. Tout comme moi... naturellement... puisque...
—Taisez-vous !
—Ah ! je ne demande pas mieux, mon bon monsieur, parce que pour tant ce que j'ai à vous dire... La vérité du bon Dieu !
—Je vous dis de vous taire.
—J'ai bien compris ! Bonnes gens...
—Vous avez des papiers ?
—Des papiers ?
—Oui, un livret, des lettres... pour constater votre identité.

Jules Raisin secoua la tête.
—Mon identité, que vous avez dit... Je n'en connais point cette chose là... Je n'en connais rien du reste et j'en sais rien...
—Pourquoi suivez-vous ces saltimbanques depuis deux jours ?
—J'les ai suivis... j'les ai suivis... c'est manière de parler... Plus souvent j'ai été devant eux... et c'étaient eux qui me suivaient...
A cet instant la paupière de Jules Raisin se mit à clignoter vivement.

L'idée qu'il cherchait vainement depuis que la police lui avait mis le grappin dessus venait tout droit de pointer dans son esprit.
—Mon bon monsieur, j'vas vous dire et si ce digne homme qui est un peu prompt, parce qu'il m'a courcé avec ses bons amis, et même que s'ils m'avaient pris... enfin n'importe, mais ils n'avaient point l'air de vouloir me joindre pour m'offrir une partie de cartes.
—Voulez vous me dire pourquoi vous les suivez ?...
—Mais je ne vous dis qu'ça, mon bon monsieur. C'est une petite idée que j'ai eue comme ça...
—Quelle idée ?...
—Je voulais savoir si y voulait bien me vendre une bête féroce... comme qui dirait... un loup !...
Jules Raisin avait entendu les loups de la seconde voiture hurler la nuit précédente, et il était bien certain qu'il s'en trouvait dans la loge de Gulistan Cantaloube.

—C'est pour cela que vous le suivez depuis deux jours, — fit le commissaire d'un air de doute, — et que voulez vous faire d'un loup ?
—Gagner ma vie, donc !... On va de ferme en ferme, et on vous donne...
—Je crois que vous voulez-vous moquer de moi, — répliqua le commissaire. — Je ne coupe pas le moins du monde dans votre histoire de loup.
—Et pourquoi d'ailleurs, — demanda Cantaloube, — ne me l'avez-vous pas dit ?
—Ah ! vous ne m'en avez pas laissé le temps, mon brave monsieur... même que... Jules Raisin s'arrêta tout net, et son visage, redevenu inquiet, prit subitement une expression joyeuse.

Naturellement, en voyant arrêter un homme, les passants s'étaient attroupés et regardaient curieusement Jules Raisin en écoutant son interrogatoire en plein vent.
Et au milieu du groupe, se pressant et jouant des coudes pour arriver au premier rang, Jules Raisin venait tout à coup d'apercevoir deux figures amies dont les propriétaires se mirent à pousser de grandes exclamations de surprise.
—Le cousin Jules !... C'est-y Dieu possible !
Et Jules Raisin de s'écrier de son côté :
—Victor ! Reynette !... En voilà une de rencontre !
Et ce furent des poignées de main...
Reynette et Victor à Orléans !... Comment se trouvaient-ils à la foire ?...
Oh ! d'une façon toute simple.

A l'issue du second jour, Reynette en avait eu, non pas seulement assez, mais beaucoup trop de toutes ces grosses plaisanteries que l'on fait aux mariés, généralement, dans toutes les noces de campagne. Et ma foi, comme on était à la fin du second jour, comme les invités retournaient chez eux les uns après les autres, Reynette s'était amoureusement penchée à l'oreille de Victor et lui avait dit tout bas :
—Victor, j'ai un grand désir, je voudrais bien

voir une grande ville, faire un petit voyage... ne point rester ici, enfin.

Victor n'avait rien à refuser à Reynette, et en un clin d'œil, ma foi, la chose avait été décidée, et le jeune ménage était parti pour Orléans.

Là, ils avaient vu les baraques, les loges, les voitures, tous les préparatifs des saltimbanques, tous les bazars et les jeux qui commençaient à s'ouvrir, et tout cela était bien fait pour éveiller la curiosité de Reynette...
Le groupe au milieu duquel se démenait Jules Raisin en face du commissaire avait attiré leurs regards, il leur avait semblé reconnaître le cousin Jules, et ils s'étaient approchés pour être certains que leurs yeux ne les trompaient pas.

—Bonnes gens ! — s'écria Jules tout triomphant cette fois, — voilà un garçon et sa femme, des pays, des parents, qui pourront ben vous dire que je ne suis pas un voleur...
—Ça bien sûr, — appuya Reynette.
—Puisque je vous dis ça depuis une heure, et que vous ne voulez pas me croire...
Le commissaire était bien forcé de reconnaître qu'en présence des répondants, que le hasard venait de fournir à l'homme qui inspirait des soupçons, il n'avait aucune raison pour retenir celui-ci sur la dénonciation des saltimbanques.

—Alors, — reprit-il cependant, — une dernière fois, avec la prudence habituelle du policier, et en s'adressant au jeune couple, comment se nomme-t-il votre cousin ?
Victor Fortier se mit à rire.
—Oh ! il a bien des noms, sans compter son véritable ; on le nomme Mon Jules, Jules Touvy, du nom de son ancienne ferme, on l'appelle aussi "Saucisson" Saucisson-à-Pattes, parce qu'il est court... Son vrai nom est Jules Raisin.

—N'y a pas d'erreur, — conclut un des agents. Et le commissaire se retira accompagné de ses hommes.

Mais cette terminaison de l'affaire en queue de poisson ne faisait pas le moins du monde l'affaire de Gulistan Cantaloube, qui se posa en face de Jules Raisin, le regardant d'un air narquois en lui disant :
—Et votre loup ?... Vous voulez bien toujours acheter votre loup ?...
—Pour sûr.

Ces paroles furent accompagnées d'un clignement d'yeux à l'adresse de Victor pour mettre celui-ci en éveil.
C'était chose tout au moins inutile.
Victor en reconnaissant son cousin, guéné, crotté, fait comme un voleur, s'était bien douté que la mystérieuse affaire pour laquelle il l'avait accompagné au parc de Vernon continuait toujours.

Il abonda donc dans le sens des paroles du cousin Jules en disant tout haut :
—Vous voulez donc toujours acheter un loup, cousin !
—Eh bien ! je vais vous en montrer plusieurs, fit Gulistan, et vous choisirez.
—Tu viens avec nous Victor ? Cousine Reynette, vous n'êtes pas de trop.
Et tout le monde s'engouffra dans la loge.

Jules Raisin poussa un long soupir de satisfaction.
Il était dans le cœur de la place.
Mais Palmyre, Maraton, les musiciens et jusqu'aux petits Cantaloube, prévenus et mis en garde par un geste du dompteur, emboîtèrent le pas à Jules Raisin et ne le quittèrent pas d'une semelle.

Trois loups maigres, épuisés, s'agitaient tristement dans une cage, affligés du tic de l'ours. Nous avons dit dans quel piteux état le solde de la ménagerie du dompteur.
—Voilà de bien belles bêtes, fit-il en frappant de son fouet les barreaux, ce à quoi les loups répondirent en montrant leurs dents jaunes.
—Ils n'ont point trop beau poil, répondit Jules Raisin.

Toute la troupe se récria. C'était le moment de la mue, quelques jours encore et leur fourrure serait aussi velue que celle des deux Martin qui dansaient dans une autre cage en face.
—Vous n'en avez pas d'autres, des loups ? demanda Jules Raisin.

Tout en parlant, il guignait l'ancienne cage de Brutus et faisait mine de s'en approcher.

Gulistan Cantaloube lui barra résolument la route.

—N'y a pas de loups par là, fit-il.
Jules Raisin se grattait l'oreille.

—C'est pas des loups, dit-il, mais c'est donc qu'qu'bêtes qu'on ne doit point voir !

Reynette qui l'observait toujours elle aussi du coin de l'œil se pencha vivement vers lui et lui dit du bout des lèvres :

—Je sais ce qu'il a là-dedans, cousin et je vous le dirai dès que nous seront sortis.

—Bonté du sort !

Jules Raisin en ressentit une petite suée qui lui coula le long des joues. Il n'en demandait point davantage.

—Il ne me plaisent point vos loups, dit-il brusquement à Gulistan.

Et il amena tout droit Reynette et Victor, poursuivis par les quolibets et les malsonnantes paroles de toute la troupe.

Quand ils furent sur le boulevard :
—Vous savez ce qu'il y a dans la grande cage, cousine Reynette ?

—Oui, oui ! Je l'ai vue tout à l'heure par le joint de l'auvent en bois... Et mon sang n'a fait qu'un tour, cousin Jules... C'est la Fade-Grise. Je l'ai bien reconnue.

—Bon Dieu de bon Dieu ! ça y est, bonnes gens !... ça y est cette fois-ci, et vous ne vous doutez pas ?...
Et dans sa joie il embrassa Reynette et Victor, en répétant :

—Non, vous ne savez pas, vous ne pouvez point savoir.
—Alors ? demanda Reynette qui aurait bien voulu savoir quelque chose.
—Ne m'interrogez pas, ce n'est pas mon secret. Mais plus tard, je vous dirai tout et M. Fédor aussi, en vous adressant toutes sortes de remerciements.

Et Jules Raisin partit, toujours courant jusqu'à la gare.

Un expresse allait passer...
Ce qui ne lui était certainement jamais arrivé, il prit un billet de première. Une heure après, il arrivait à Salbris et là il trouva un bidet qui le mena d'une galopée aux Souches.

Le comte Fédor et Marcelle n'avait point quitté le château.

A travers ces grands enfilades d'apparlements, ils erraient comme deux âmes en peine, en proie à ce même désespoir qui les minait sourdement.

Avoir été aussi près du but, l'avoir touché pour ainsi dire du doigt !
Se dire que leur interminable et inconsolable malheur allait avoir un terme, et voir s'écouler encore une fois toutes leurs espérances !
Et pour la millième fois peut être, Fédor venait de répéter à mi-voix :

—Mais qu'est donc devenu Jules Raisin ! Où est-il ?... Que lui est-il arrivé ?
Par ses ordres, Foster et les autres gardes s'étaient mis en campagne... Et tous deux ils avaient battu le pays sans pouvoir naturellement parvenir à découvrir le susdit...
A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES
PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

—L'empereur d'Allemagne vient de prendre une décision originale : Il a fait savoir aux prédicateurs de la Cour que leurs sermons ne devraient, à l'avenir, sous aucun prétexte, durer plus de quinze minutes.

—La fabrique de Québec a décidé d'acheter de nouvelles cloches pour la Basilique. Ces cloches ont été commandées à la manufacture d'Harvard en France et doivent arriver au mois de septembre. La plus grosse cloche devra peser 2,500 lbs, la moyenne 2,000 lbs et la petite 1,600.

—Le gouvernement de Québec vient de distribuer à 480 familles de douze enfants les cent acres de terres auxquels la loi leur donne droit, ce qui avec la concession de 20,000 acres, fait 68,000 acres de terres distribués depuis huit jours. Dans cette seconde liste, on remarque le nom de M. F. X. Lemieux, député de Lévis.

—Napoléon Bonaparte fonda la dynastie napoléonienne et prit avec raison le titre de Napoléon Ier. Son fils, qui n'a jamais régné, n'en est pas moins connu dans l'histoire sous le nom de Napoléon II. Le neveu du grand empereur fut donc obligé de se nommer Napoléon III, quand il monta sur le trône. A sa mort, son fils, le prince impérial, passa parmi les bonapartistes pour être Napoléon IV, quoiqu'il soit mort misérablement de la main des Zoulous, avant d'avoir pu être couronné. Un autre neveu du grand empereur, le prince Jérôme-Napoléon, mort dernièrement, devint donc, après cette tragédie africaine, Napoléon V, et le prince Victor, fils de ce dernier, est à présent Napoléon VI.

Et voilà comment, bien qu'il n'y ait eu que deux Napoléon qui aient manié le sceptre, nous avons à présent Napoléon VI sur la scène politique du monde.

—Il vient de naître un fils à Jean Sérien. L'heureux père se rend à l'Hôtel de Ville pour faire sa déclaration.

—“Votre nom ?” fait l'employé.
—“Jean Sérien, Monsieur.”
—“Comment, vous n'en savez rien ! Vous plaisantez ! Allez donc ! dites votre nom.”
—“Je vous le dis, Monsieur : Jean Sérien.”
—“Avez-vous fini de vous moquer de moi ?”
—“C'est plutôt vous qui vous moquez de moi !”
—“Une dernière fois : votre nom ?”
—“Mais puisque je vous dis : Jean Sérien.”

L'employé se fâche. Jean se fâche aussi. Les agents de police s'en mêlent, et on emmène Jean chez le commissaire. —“Votre nom ?”
—“Jean Sérien.”
—“Si vous continuez cette plaisanterie, on vous gardera au poste. Une dernière fois je vous demande votre nom.” Jean sort de ses gonds ; il menace de tout casser. Finalement le commissaire ordonne de le garder. On dresse procès-verbal des faits, on en donne lecture à Jean et on le prie de signer. Il signe : Jean Sérien.

Le commissaire éclate de rire et renvoie l'infortuné en lui disant : “C'est rien, Jean !” Il avait de l'esprit ce commissaire-là !

—Dans ce vaste Hindoustan où grouillent 254 millions d'être humains, il n'y a pas peut-être de peuple plus

intéressant à étudier que le Râjputâna dont le territoire est à peu près deux fois aussi grand que l'Italie.

La moitié de cette contrée fait partie du Punjab et comprend 34 États feudataires, qui ont entre tous une population de 5 millions d'âmes.

L'autre moitié constitue l'agence du Râjputâna, qui s'étend au sud du Punjab entre le Sind et les Provinces du Nord-Ouest, et qui comprend 10 millions et demi d'habitants. Dans cette seconde moitié, on ne compte pas moins de 35,000 villes ou villages.

Les Râjputs sont des conquérants de noble race qui, de temps immémorial, ont fourni les familles royales. Grand nombre de ces dynasties, qui sont encore sur le trône, étaient déjà réputées fort antiques à l'époque où Agamemnon, Ulysse, Achille, Ajax et les autres héros de l'Illiade s'apprêtaient à entrer dans la ville de Troie, 1193 ans avant l'ère chrétienne.

Sir Lepel, ancien secrétaire d'Etat du Punjab, raconte qu'il vit un jour, dans un temple de la charmante vallée de Chumba, en pleine chaîne de l'Himalaya, un rouleau d'une longueur immense où se trouvait inscrite la liste des souverains du pays et dans laquelle il ne compte pas moins de 673 noms de monarques appartenant tous à la même dynastie et qui s'étaient succédés régulièrement de père en fils.

Pour avoir une idée de l'énorme période représentée par ces 673 souverains, qu'on se rappelle que, depuis la cession du Canada à l'Angleterre, il y a de cela 128 ans, la Grande Bretagne n'a eu que 4 souverains :

George III, George IV, Guillaume IV et Victoria Ière. Dans la même proportion, cette dynastie royale du Râjputâna aurait régné plus de 20,000 ans.

LE GÉRANT D'UNE CIE DE CHEMIN DE FER

Chemin de fer Ohio et Mississippi, bureau du président et du gérant-général, Cincinnati, Ohio, E. U. A., 15 Nov. 1886. Messieurs : Tout dernièrement, en descendant de mon char, je mis le pied sur une pierre qui tournant subitement, me fit tomber. Je me relevai avec une grave entorse à la cheville du pied. J'éprouvais d'atroces douleurs, on m'aïda à regagner mon char, où mon valet me frictionna sérieusement, et me fit force applications d'arnica et d'autres substances analogues, mais sans résultat. En arrivant à une gare où l'on put se procurer de l'Huile de Saint-Jacob, j'en fis acheter deux bouteilles et une première application fut suivie d'un soulagement immédiat de la douleur qui était venue insupportable. Trois jours après je sortais et vaquais à mes affaires. W. W. Peabody, président et gérant général.

AVIS AUX MÈRES.—Le “sirop calmant de Madame Winslow” est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin “s'épanouit comme un bouton de fleur.” Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

—Grand nombre d'arboriculteurs suggèrent la formation de haies composées d'arbres d'essence résineuse pour la protection des arbres fruitiers ; aussi de planter des sapins à plusieurs

endroits dans le verger. Par ce moyen les arbres fruitiers sont moins sujets à être brisés par le vent, et en hiver par la neige. L'odeur résineuse que ces arbres répandent, disent-ils, contribue à éloigner du verger plusieurs espèces d'insectes qui d'ordinaire s'attaquent aux arbres fruitiers.

—Réflexion de Taupin :

“Pour moi, les femmes c'est tout le contraire des violons ; plus elles sont vieilles, moins elles sont recherchées !”

—Pensées d'un paveur en chambre :
“J'aime une charmante brunette qui adore les sucreries ; aussi j'offre toujours des pastilles à l'amante amante qui sans menthe se lamente.

PURIFIEZ VOTRE SANG

Le printemps est le moment où l'on doit prendre des purgatifs pour prévenir les maladies que la bile peut causer, comme congestion de foie, étourdissement, dérangements d'estomac, abcès, clous, furoncles et même les maux de tête.

Prenez les *Pilules Anti-Bilieuses* du Dr Ed. Morin, qui sont une médecine purement végétale, un purgatif très doux et certain, qui n'irrite pas comme beaucoup d'autres purgatifs drastiques.

Ces pilules ne contiennent ni mercure, ni ingrédients préjudiciables à la santé. Elles ne nécessitent pas de précautions comme les autres purgatifs ; elles peuvent être prises en travaillant et ne causer aucun trouble à la santé. Elles peuvent être données aux enfants sans aucun inconvénient quelconque.

En vente chez tous les pharmaciens.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

“La Vie du Corps.”

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : “Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine.”

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : “Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction.”

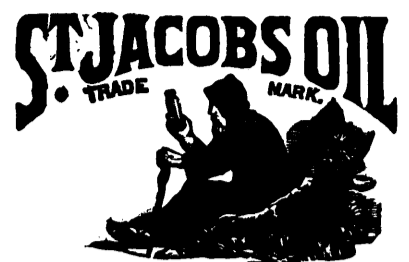
La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. “Elle les surpasse de tout au tout,” dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, “par la quantité des ventes.”

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$6 le flacon.



ST. JACOBS OIL

LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
Portland, Boston, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
Detroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.
Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. +*8.30 p.m.
Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +*8.45 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +*8.15 p.m.
Halifax, N. E., St-Jean, N. B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
St-Jérôme, 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Chambly et Marrieville 9.00 a. m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 8.30 a.m. Marrieville, St-Césaire, Farnham, 5. p.m. || Samedis exceptés. † Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. ‡ Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection

LAURENT LAFORGE BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.,

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1207

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasins du Louvre, COTE & FAGUY
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 77, rue Saint-Jean

SOREL
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
 121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
 1634, Notre-Dame
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés,
J. P. MARTEL, Prop.
 Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
150 - RUE SAINT-JACQUES - 150
 Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 897, RUE ST-CATHERINE
 Entre les rues Delormier et Parthenais
 Montréal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building,
 Montréal
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
 ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
 Tél. Bell 1800 MONTREAL

D. J. LABONTE
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 258, RUE ST-LAURENT
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

G. MANN
 ARCHITECTE
 New - York Life Building
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS.
 LIBRAIRIE NOUVELLE
TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

APRES L'INSUCES

de tous les autres remèdes de vous rendre la santé

SOYEZ ASSURE

d'une guérison permanente en prenant la nourriture

OXYR aussi délicate qu'un bonbon.

UNE BOITE GEANTE DE \$1.00

est suffisante pour vous guérir.

Que votre pharmacien vous le procure ou adressez :

Oxyr Agency

BOITE 748, MONTREAL, P.Q.

Prix : 10c, 35c et \$1.00 la boîte.



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEHING & CIE, Seuls Agents
 25, rue St-Pierre, Montréal

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE OF AUTOGRAF OF STEWART HARTSHORN OF THE GENUINE HARTSHORN LABEL AND GET THE GENUINE HARTSHORN.
 Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

BAUME NASAL
 NE FAILLIT
SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.
 Soulage à l'instant, guérit pour toujours, infallible.
 Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nez, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas retarder de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (5c. ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.
JAMAIS GUERIT LE RHUME DE CERVEAU ET CATARRHE

Voitures d'Enfants !

En JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.00 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON
 Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

MAISON BLANCHE
 65 RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES TRAIS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE
 MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN,
 Artiste-peintre,
 No 62, rue St-Jacques, Montréal

PLUS de TÊTES CHAUVES ni de CHEVEUX GRIS.
CAPILINE
 PROPRIÉTÉ, BEAUTÉ & EFFICACITÉ SONT LES QUALITÉS DE CE RESTAURATEUR PHARMACIEN.
 DEMANDEZ-LA 50c

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE



du Dr NEY
 Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de ceux de ces attestations.

Le Hôv. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit :
 ".... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. Sœur A. Boire.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890 :

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai en un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invalidé depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Francs par la maille sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Pharmacien
 JOLLETTE, P. Q.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
 DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savons No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGNE, Propriétaire.

SAINT-EUSTACHE, P. Q.



REGULATEUR de la santé de la femme

DIÉTE LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

NETTES

—POUR—

DRAPERIES !

AVIS AUX DAMES

Nous venons de recevoir un LOT très considérable de NETTES pour DRAPERIES de ROBES qui surpassent tout ce que nous avons eu précédemment. Ils consistent en

FISH NET

de 1½ de verge de large, vendu pour
40c—LA VERGE—40c

Remarquez bien le prix, 40c la verge, 1½ verge de large.

INTÉRESSANT POUR PLUSIEURS

Viennent d'être reçues : DENTELLES de SOIE NOIRE de 12, 15, 18, 22, 30 pouces de largeur pour épaulettes, qualités supérieures, dessins nouveaux. Prix très bas.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

GRANDE REOUVERTURE DE

L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohaboilles

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohaboilles

25281



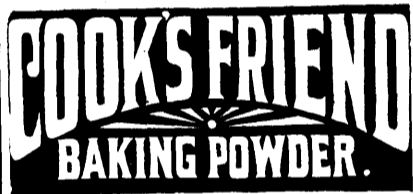
Johnston's Fluid Beef

Est la seule préparation de viande qui donne de la force et un excellent thé de bœuf.

Nouveautés du Printemps !

A. P. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE W. D. McLAREN
Est Riche comme Levain

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$3,091,983 37
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 30

BUREAU A MONTREAL, 124 RUE ST-JACQUES

ARTHEUR HOGUE,
Agent du département français.

J. E. BOUTH & Cie,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



TIRAGES EN JUIN 1891 : 3 ET 17 JUIN

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



SURETÉ PROMPTE
DES
RAUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SINOP DE TÈRÉBENTHINE.
N. B.—Demandez-le toujours comme
un Sirof de Terébenthine du Docteur
Louiselli.
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

THIS PAPER may be found on file at Geo. B. Powell & Co. Bookbinder, 225 Broadway, New York, N. Y.

Attraction sans précédent

Plus deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. J. ...

Nous, les soussignés, Banquiers et Commissaires agréons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Wainwright, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 14 JUILLET 1891

PRIX CAPITAL . . . \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.....	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
5 PRIX DE 20,000 sont.....	100,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
200 PRIX DE 400 sont.....	100,000
500 PRIX DE 200 sont.....	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE \$200 sont.....	\$399,600
-------------------------------	-----------

3,144 prix se montant à..... \$2,159,600

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$40; Demis, \$20; Quarts, \$10
Huitièmes \$5; Vingtièmes \$2;
Quarantièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: PAUL C. JNRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi, prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1893, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année qui aura été déterminée.